

Journal documentaire, de Philippe Billé
(Des notes de lecture, et des notes du reste)
Année 2012

Mercredi 4 janvier 2012. Il paraît que les Français ont de moins en moins de pèse, mais vont de plus en plus au cinéma. Sans vouloir être déplaisant, je me demande si ce n'est pas le signe qu'ils sont de plus en plus cons.

Dimanche 8 janvier 2012. Il faut se promener dans le jardin et faire des petits trucs précis et calmes. Peu de gens le savent, sans quoi il y aurait foule au jardin et il perdrait son intérêt.

Mardi 10 janvier 2012. Régulièrement quelqu'un fait remarquer que l'on épargnerait les deniers publics en supprimant ou en restreignant telle dépense injustifiée, et aussitôt la voix sonore des amis du désastre s'élève en chœur pour assurer que ce ne serait là que bout de chandelle, mesure symbolique et donc inutile. Dès lors tout est perdu. Dans de telles dispositions, on ne parvient à rien.

Mercredi 11 janvier 2012. Des remarques lues chez Jünger m'amènent à considérer les verbes dérivés des noms des couleurs. Il en existe en français toute une série, pouvant avoir le sens passif de prendre une couleur, ou le sens actif de la donner. Ils s'appliquent naturellement aux couleurs de base (rougir, jaunir, bleuir, verdir, blanchir, noircir) mais aussi à quelques couleurs secondaires (rosir, brunir, griser) et à des teintes métalliques (argenter, dorer, cuivrer, bronzer). On observera dans cette série que les trois couleurs primaires (ou parfois tenues pour telles) soit le jaune, le rouge et le bleu, ont toutes un verbe associé, mais que parmi leurs trois intermédiaires, seul le vert en est doté, et non le violet, ni l'orange (bien que la variante «orangé» ait un air de participe, qui supposerait un verbe «oranger»). Je constate qu'il existe aussi des verbes possédant le sens très particulier de rayonner d'une certaine couleur, avec peut-être une idée de luminosité, mais je n'en trouve que deux exemples : rougeoyer et verdoyer. Ce privilège du rouge et du vert suggère que les deux couleurs, qui sont celles du feu et de la forêt, celles de l'herbe et du sang, possèdent une importance primordiale, un pouvoir spécial.

Lundi 16 janvier 2012. J'ai rêvé cette nuit que j'étais devant un étalage de brocante, dans lequel je choisissais une statuette publicitaire de la marque Byrrh, faite dans une sorte de résine synthétique jaune vif. Près de la table se tenait debout l'écrivain Céline, vêtu d'un manteau et d'une écharpe, et je comprenais tout d'un coup que c'était lui le vendeur. Je lui demandai le prix de l'objet. Il marqua un temps avant de répondre à voix basse qu'il en voulait seize

francs. J'observai moi-même un silence avant de dire que j'acceptais le marché. (PS. En vérifiant des informations sur cette boisson, j'apprends qu'elle était la création des frères Violet, couleur complémentaire du jaune...)

Mardi 17 janvier 2012. Un heureux hasard m'a permis de découvrir l'oeuvre de Louis Scutenaire, en l'occurrence son premier volume de *Mes inscriptions* (1945) dans une réédition de 1990 (Editions Labor, à Bruxelles). Le livre comporte quelques photos sur lesquelles je vois que Scut, à défaut d'une belle tête, avait une bonne tête, sympathique. J'apprends que ce surréaliste belge a mené une carrière pas très rebelle de fonctionnaire au ministère de l'intérieur. Il était paraît-il communiste (cela va bien avec le métier) et des plus mordus, puisqu'il aurait fait partie de ceux qui ont défendu la Chine après l'URSS, puis l'Albanie après la Chine. Mais l'idéologie ne se ressent pas beaucoup dans la teneur de ces pages très agréables à lire, et je trouve que Scutenaire s'est honoré en refusant de signer le tract excluant un membre du groupe surréaliste belge sous prétexte qu'il avait composé la musique d'une messe. Lesdites inscriptions sont des textes courts, leur longueur moyenne est celle d'un petit paragraphe, pouvant se réduire à une ligne ou s'étendre à une page. Vers le milieu de l'ouvrage se trouve une déclaration à tous égards centrale, dans laquelle l'auteur donne son programme : «Je note volontiers ces choses que chacun pense et dit mais que n'écrit personne» (p 155). Le «chacun» et le «personne» seraient à discuter, mais le fait est que l'on est en présence d'un recueil hétéroclite rassemblant des pensées morales, des aveux de goût, des récits de rêve, des notes de lecture, des propos rapportés, des souvenirs, des citations, des blagues, des listes, etc. Le penchant pour l'éclectisme et la brièveté m'a rappelé quelqu'un. Quelques unes des inscriptions m'ont déplu par leur caractère vaseux, ridicule ou absurde, mais l'ensemble est assez frais, inspiré et excitant, sincère, sensible et subtil (comme Louison, «j'aime bien les adjectifs», p 321).

Mercredi 18 janvier 2012. J'ai remarqué l'autre jour cet alexandrin sans façons (un alex popu, disons) : «Je le voyais venir gros comme une maison».

Jeudi 19 janvier 2012. Vu *Alice dans les villes*, de Wim Wenders (1973). Il y a un moment où le protagoniste improvise une histoire pour endormir la fillette, et le scénario dans l'ensemble donne la même impression de bricolage incertain (l'effet soporifique est d'ailleurs analogue). Le dandysme du branlocheur qui prend des polaroids en affichant une mine désabusée fait un peu rigoler, quarante ans après. De même la critique de l'aliénation, vue d'aujourd'hui, pue l'enfant gâté. Le plus frappant dans le film, qui n'a pas été fait pour ça, c'est le témoignage sociologique involontaire sur le

changement des mœurs : on s'étonne maintenant de voir ces gens fumer n'importe où, rouler sans ceinture de sécurité, et faire le plein d'essence comme qui rigole. La fillette est vraiment charmante. D.

Vu aussi, du même, *Faux mouvement* (1975). Film entièrement chiant, d'un bout à l'autre (j'ai tout regardé). On sent dans le scénario la patte gluante de Peter Handke. E.

Vendredi 20 janvier 2012. Rêve serein juste avant le réveil, que j'habitais une maison de campagne un peu comme dans la réalité, mais celle-là située sur des hauteurs. C'était la nuit, et malgré l'obscurité je remarquais la présence de plusieurs salamandres dans le jardin. La découverte me réjouissait. J'attribue cette vision à ma récente relecture de notes de l'époque où j'ai acheté mon premier bois, celui de Dordogne. Pendant les quelques mois entre le moment où j'ai découvert son existence et celui où je suis devenu propriétaire, il m'est arrivé deux fois, en en repartant à la tombée du jour, de trouver des salamandres, notamment des couples de salamandres, un peu partout sur le chemin d'accès et ensuite sur la route. Je pensais avoir le plaisir d'en retrouver souvent mais je n'en ai plus jamais revu. Dans le rêve, les salamandres n'étaient pas tachées de jaune mais entièrement noires, comme la grenouille mélanique rencontrée une fois dans le même bois. Je manipulais ensuite des billes en terre cuite, en expliquant à quelqu'un qu'il s'agissait plus précisément de «flot-billes». Le sens de ce mot me semblait évident, mais une fois éveillé je ne le comprends plus. Il y a quelque chose de liquide dans une quantité de billes, qui peut en quelque sorte couler à la façon d'un gros sable, mais il ne s'agissait pas de ça. L'évocation de ce jeu enfantin m'a rappelé un souvenir de maladresse, un de plus, de quand j'avais dans les sept ans, la première année où j'ai vécu à Bergerac. Je venais d'arriver dans une école où je ne connaissais personne, et où tout le monde jouait aux billes. Un gamin m'avait proposé de faire une partie avec lui et j'acceptai volontiers. Avant de commencer, il me demanda si je ne «bourrais» pas. Je n'avais aucune idée de ce que cela signifiait, mais je sentais que ce n'était pas un comportement souhaité. Au bluff, je l'assurai que non. En fait, «bourrer» voulait dire envoyer le boulet trop loin, au début de la partie, ce que justement je fis aussitôt. Le gars a râlé un peu mais sans plus. Et moi j'étais un peu gêné mais pas trop. Alors, ça allait.

Dimanche 22 janvier 2012. Vu l'autre jour *Lumière silencieuse* (*Stellet licht*, 2007) de Carlos Reygadas. Film atypique, au rythme lent, joué par des acteurs non professionnels, dans une communauté mennonite du nord du Mexique, avec les dialogues en plautdietsch (un patois germanique). C'est l'histoire simple d'un homme marié qui s'éprend d'une autre femme. Il y a là du bon goût pour le silence et les paysages, moins pour les

décors. Les scènes sont parfois languettes, toujours bien cadrées, dont une surprenante où les personnages regardent une petite vidéo de Jacques Brel chantant les *Bonbons*. Le premier plan, une vue de ciel, est prodigieux, le dernier l'imité sans l'égaliser. C'est une belle oeuvre. B.

Mardi 24 janvier 2012. On ne s'étonne qu'à moitié de trouver encore sur les étagères de l'université des ouvrages qui ont eu sans doute bonne mine en leur temps, mais que trois ou quatre décennies ont suffi à rendre complètement obsolètes, dans le fond ou dans la forme. Exemple du premier cas, *Un se divise en deux : l'arme révolutionnaire de Mao Tsé-toung*, une somme de plus de 600 pages pondue en 1976 par un halluciné dûment diplômé. Le bibliothécaire qui ferait le ménage affronterait ce choix : bazarder dans l'oubli cette bouse inutile et honteuse, ou au contraire la conserver pour édifier la jeunesse en lui prouvant que sans blague, cela fut. Exemple du second cas, une savante histoire de l'art parue en 1971, réunie dans un coffret avec une boîte de diapositives et une cassette audio. Les diapos, représentant des oeuvres maintenant faciles à retrouver en ligne, ont viré au monochrome rougeâtre et leur cadre se décolle, quant à la cassette, on n'a plus même l'appareil qui permettrait de vérifier au moins si elle marche encore. On voit là que seule se maintient, parmi ces trois formes, la plus ancienne, celle du livre en papier, à qui je vois encore un avenir.

Mercredi 25 janvier 2012. Vu *Thérèse*, d'Alain Cavalier (1986). J'admire autant le talent pictural du réalisateur, que son culot dans le choix du sujet. A.

Lundi 30 janvier 2012. Vu *Five easy pieces*, de Bob Rafelson (1970). Un jeune bourge caractériel anti-bourgeois tête de la vie de prolo et se consacre à accabler son entourage par ses mufleries. Il est particulièrement odieux avec sa petite amie prolotte, ravissante idiote dont on se demande dès le début et jusqu'au bout pourquoi il ne la largue pas une bonne fois pour toutes. Le film maintient habilement l'ambiguïté quant à l'essence du protagoniste, que l'on peut considérer comme un rebelle anti-conformiste, un existentialiste angoissé, ou un simple malade mental. Je trouve Jack Nicholson plutôt agaçant dans ce personnage de tête à claque, malgré son grand charme physique et l'évident talent d'acteur qu'il manifeste par exemple dans la scène du monologue avec son père handicapé. La déco de la maison de campagne me plaît assez, mais ce n'était sans doute pas le but. La plus mémorable me semble être la dernière scène. C.

Mercredi 1 février 2012. Tombant sur la photo d'un vieux panneau routier portugais qui disait *Atenção aos comboios : pare, escute, olhe* (c'est à dire Attention aux trains : arrêtez-vous, écoutez, regardez), j'imagine le même

avertissement, étendu à toute chose : Attention à la vie : arrêtez-vous, écoutez, regardez.

Jeudi 2 février 2012. Je suis surpris par le charme envoûtant d'un simple dessinateur documentaire sans prétention comme Percy Lau (1903-1972). Brésilien d'origine anglo-péruvienne, Percy Lau s'est fait connaître principalement comme illustrateur de livres de géographie, dont le fameux *Tipos e aspectos do Brasil*, et de romans. Je distingue chez lui au moins deux manières, l'une plus hâtive et sèche, dont je ne suis pas friand, l'autre minutieuse et pointillante, dont la contemplation m'enchanté.

Mercredi 8 février 2012. J'ai remarqué ces derniers temps, chez plusieurs interlocuteurs, la tendance à souhaiter non plus une bonne année ou une bonne journée, comme on dit d'ordinaire, mais une belle année, une belle journée, etc (une belle fin de journée, par exemple). J'ai peut-être l'esprit mal tourné, mais je pressens dans cette innovation un trait de cucuterie qui m'empêche d'y voir un progrès.

Vendredi 10 février 2012. Vu *Désiré*, de Sacha Guitry (1937). J'adore la présentation du film par Guitry lui-même, j'aime beaucoup sa présence magnétique et surtout sa voix sonore qui écrase tout autour d'elle. Par contre je trouve qu'il fait un peu trop de gestes efféminés avec les bras. L'intrigue reposant sur l'attirance entre un valet (lui) et sa maîtresse (Jacqueline Delubac) est amusante mais pas captivante. Les bonnes Pauline Carton et Arletty ne sont pas au mieux de leur forme. C.

Dimanche 12 février 2012. Ce climat de froid sec et de neige ensoleillée me plaît assez, pour les sensations qu'il m'apporte et celles qu'il me rappelle. Sans compter que pendant ce temps, les curés du réchauffement climatique nous lâchent la grappe.

Mercredi 22 février 2012. Je n'ai possédé au cours de ma vie que trois voitures. La première était noire, la deuxième blanche, la présente est grise. Or ce gris semble si bien résulter des deux teintes précédentes, et je vois si mal ce qui pourrait lui faire suite, que je me demande si ce n'est pas le signe que tout va s'arrêter là.

Jeudi 23 février 2012. Peu de livres m'ont plu autant que le beau volume des journaux de guerre d'Ernst Jünger, 1939-1948, lu cet hiver. J'ai été captivé tout du long par les anecdotes et les réflexions de cet homme à la fois savant et sensible, intelligent, le «chasseur subtil». Je comprends que même un lecteur aussi éloigné de lui politiquement que Maurice Nadeau, éditeur gauchiste mais pas idiot, comme quoi tout existe, ait loué son excellence.

La décennie couverte par ces journaux est un temps de guerre, mais le monde de ce temps apparaît semblable au monde de tout temps, également rempli de merveilles et d'horreurs, et l'auteur est attentif aux unes comme aux autres.

La part historique de son témoignage est équitable, il déplore aussi bien les crimes de guerre des Allemands que ceux des Alliés. Il se trompe quelque peu en prévoyant que les « futures recherches sur la guerre, que celles-ci soient le fait des historiens ou des tribunaux militaires », auront parmi leur principaux thèmes la pénurie de vêtements d'hiver sur le front de l'Est, à cause de quoi beaucoup de soldats se sont gelé les couilles au sens littéral du terme, et les exécutions d'otages dans l'Ouest (voir par exemple au 18 janvier ou au 23 février 42).

Ses remarques sur les animaux et les plantes sont celles d'un écologiste doublé d'un esthète. Naturaliste à mes heures, je comprends la petite émotion qu'il ressent quand il lui arrive de contempler pour la première fois en réalité une espèce qu'il ne connaissait jusqu'alors que par les livres. Je me rappelle en particulier sa découverte d'un spécimen empaillé de casse-noix moucheté, dans une maison où sont accueillis les officiers, lorsqu'il part vers le Caucase (19 novembre 42).

Sans connaître le texte original, je soupçonne un petit problème de traduction avec les « piverts » au « ventre d'un rouge framboise vif » du 13 décembre 42. Sans doute vaudrait-il mieux parler de pics sans préciser, car les pics verts ne sauraient avoir un tel ventre, il doit plutôt s'agir d'une espèce d'une espèce de pic épeiche.

J'ai découvert que je partageais aussi avec l'auteur le goût des récits de naufrage, qu'il lit volontiers, il en parle une bonne douzaine de fois dans l'ouvrage.

Je me trouve un miroir au 26 novembre 41, quand Jünger évoque un homme qui « dort au milieu des livres étalés sur sa couche ». C'est un peu ce que je fais dans la cellule monacale que je loue en banlieue, et où je suis mal meublé. Pour ma part je dors à gauche du lit, le côté d'où l'on peut en sortir, et j'ai comme bureau la part droite, entre moi et le mur. Mais j'essaie de la dégager, j'aime bien les moments où ne reste pas là plus d'un livre.

L'auteur, grand lecteur, note aussi, le 24 juin 42, une méthode pour annoter les livres qu'il lit : « Pour ne pas oublier les passages qui m'ont frappé, je trouve que le plus commode est de mettre une marque dans la marge et de noter la page à la fin du livre », en dressant ainsi une sorte de petit index personnel des points intéressants. C'est aussi une technique que j'utilise souvent, mais je n'en ferais pas une règle générale. On annote un livre différemment selon que l'on veut y retrouver beaucoup de choses ou pas, selon qu'il nous appartient ou pas, etc. On peut aussi prendre des notes à part, ou aujourd'hui photocopier ou scanner des pages. Quand je fais des marques dans le livre même, j'utilise tantôt un

crayon, tantôt un stylo, selon mon humeur et la qualité du papier. Ce recueil de journaux, je l'ai lu en surlignant les phrases mémorables au stabilo orange, je n'ai pour l'instant reporté que quelques références sur la dernière page.

Un trait que je n'aime pas trop est le zèle de l'auteur à déceler sans cesse dans les événements ou les rencontres, des signes, des sens cachés, des correspondances. Je vois là une manière de croire au Père Noël, une manière subtile mais une manière quand même. Je me dis que peut-être aussi les circonstances inquiétantes de la guerre inclinaient à cela. Mais il rapporte parfois des coïncidences troublantes pour de bon, comme quand le visage de son père lui apparaît avec intensité à l'aube, quelques jours avant d'apprendre que le vieil homme était mort à ce moment précis, à des milliers de kilomètres de là (9 & 21 janvier 43).

Cette édition dans la «Pléiade» est très bien faite. Le traducteur Julien Hervier a donné des notes et des introductions limpides. J'ai rêvassé en lisant la chronologie. Jünger est mort à 102 ans, presque 103, en février 1998. J'avais alors quarante-et-un ans, donc j'aurais bien eu le temps de le rencontrer. Je me demande à quel moment nos trajectoires se sont le plus rapproché, je vois par exemple qu'Ernst était en Dordogne en mai 90. Mais je n'aurais pas pu l'inviter à visiter le bois de Cunèges, que je ne possédais pas encore, et je n'avais pas encore traduit de récits de naufrage, que j'aurais pu offrir, j'avais les mains bien vides...

Mardi 28 février 2012. Il y avait longtemps que je n'avais vu le pays en campagne électorale, avec son plaisant défilé de candidats aux mille promesses, nous expliquant comment ils vont s'y prendre pour avancer en reculant, pour éteindre le feu avec de l'huile, et pour faire des économies en jetant l'argent par les fenêtres. La vie n'est pas si amusante, que l'on doive négliger ces petites joies.

Mercredi 29 février 2012. Vu *Faisons un rêve*, de Sacha Guitry (1936). Hormis un prologue où apparaissent plusieurs comédiens et des musiciens, il s'agit d'un huis clos théâtral que se partagent trois protagonistes : le mari (Raimu), la femme (Jacqueline Delubac) et l'amant (Guitry). Le film vaut moins par l'intrigue, amusante sans plus, que par la performance d'un Guitry exubérant, si volubile qu'il en est parfois même un peu saoulant. B.

Jeudi 1 mars 2012. Comme beaucoup de gens, je connais Félix Vallotton pour avoir vu ici et là ses portraits d'écrivains de la Belle Epoque. Félix Vallotton a gravé le portrait de personnages comme Jarry, Schwob ou Fénéon. Les portraits gravés par Félix Vallotton se distinguent par la répartition très simple des à-plats de noir et de blanc, et par les initiales FV. Comme beaucoup de gens, je ne sais rien d'autre

de Félix Vallotton. Il me faut ouvrir une encyclopédie pour apprendre que Félix Vallotton (1865-1925) était un artiste suisse. En me renseignant j'apprends que le graveur Félix Vallotton était aussi peintre et sculpteur. Mais je reste attaché en particulier au charme spécial des petits portraits gravés par Félix Vallotton. Je vois qu'au fil des ans plusieurs études ont paru sur Félix Vallotton, ainsi que des catalogues d'exposition et des recueils de ses oeuvres. Il y a dans Wikipedia une liste longue mais incomplète des portraits gravés par Félix Vallotton. J'aimerais qu'il existe un recueil exhaustif des portraits gravés par Félix Vallotton.

Vendredi 2 mars 2012. Je me demande combien de siècles ou de millénaires il faudra pour que s'efface de la mémoire des hommes le souvenir de l'abominable crime, commis en 2007 par un obscur chef d'état français du nom de Nicolas Sarkozy. Ce crime le voilà : il est allé au Fouquet's. La grande affaire! Comme si, depuis mille cinq cents ans que le pays existe, et depuis deux cents ans qu'il s'est constitué en république, celui-ci était le premier dirigeant politique à avoir les moyens de prendre un pot ou de se restaurer dans un établissement friqué. Il faut être bien ignorant, ou hypocrite, pour affirmer une telle ânerie. Malgré quoi, depuis cinq ans, le marteau-pilon gauchiste-médiatique n'a eu de cesse de brailler qu'il y avait là gros scandale. La chose m'amuse d'autant plus que, contrairement à mes habitudes, j'ai été l'an dernier quelques jours à Paris au cours desquels, me trouvant à passer devant la fameuse brasserie, j'ai eu la curiosité de m'arrêter lire la carte (que l'on peut du reste consulter en ligne). Ce que j'y ai vu, c'est que les plats et les boissons n'y sont pas donnés, certes, mais je peux assurer que n'importe quel crétin qui n'aurait d'autre but dans la vie a les moyens de s'y faire servir, à condition que ce ne soit pas trop souvent. (Par parenthèse je m'étonne que personne, dans la vaste et active corporation des journalistes, n'ait eu l'idée d'enquêter sur l'orientation idéologique des clients de l'établissement, parmi lesquels je ne gagerais pas que les bourgeois de gauche sont beaucoup moins nombreux que les bourgeois de droite). Je n'ai pas voté pour Sarkozy, et je ne vois guère de raison de le faire. Mais un des rares points sur lesquels il gagne ma sympathie, c'est d'avoir dû supporter cinq années de suite une attaque aussi conne.

Lundi 5 mars 2012. J'y repense. Il me plaisait assez que ma première voiture fût noire, et en cela conforme au précepte de Henry Ford, expert en la matière, selon qui cette austère couleur seule convenait à la dignité automobile. Je me consolais de ce que ma deuxième voiture fût au contraire blanche, et par conséquent très visible, suivant en cela le principe de sécurité, qui m'est également cher (même si c'était un blanc crotté, car je vais volontiers par les champs). Le nouveau char de couleur grise, que j'ai acheté

l'an dernier, ne présente ni l'un ni l'autre de ces avantages, mais je m'en accommode.

Mardi 6 mars 2012. Me trouvant en Dordogne voilà une dizaine de jours, le dernier vendredi de février, j'ai pu passer quelques heures à inspecter ma frênaie de Cunèges. Ce fut l'occasion d'une découverte inhabituelle et macabre. Dans la lisière sud, à peut-être 1 mètre 30 du sol, se tenait dans les branches une vague forme blanche que j'ai d'abord prise pour un sac en plastique amené par le vent, comme il arrive. En passant auprès j'ai soudain réalisé que c'était le corps d'une aigrette morte. J'en étais d'autant plus étonné que, s'il n'est pas exceptionnel d'apercevoir cette espèce de petit héron blanc quand on traverse la campagne en voiture, je n'en avais encore jamais vu dans ce lieu. J'ai tout de suite pensé à ce que l'on m'avait rapporté de gens du côté de Brouage, en Charente, qui ont compté vers chez eux sept aigrettes mortes pendant le grand froid. Celle de Cunèges avait sans doute eu le même sort. Elle s'était posée plus haut dans les grands arbres, avait gelé, puis était tombée, restant ainsi suspendue à hauteur d'homme dans une posture dégingandée, le bec et les pattes noirs pendant immobiles, le plumage encore immaculé intact. Je n'y ai pas touché, qu'en faire? Lorsque j'y retournerai, dans des semaines, j'irai voir si le cadavre a disparu. En attendant, me renseignant à cette occasion, je suis surpris d'apprendre combien ces bêtes sont en réalité plus petites et plus légères, qu'elles ne semblent à distance. De la pointe du bec à celle de la queue, les aigrettes ne mesurent que soixante centimètres, paraît-il, pour un poids de 500 grammes. J'avais déjà été surpris de même en apprenant que le corps d'un héron ne dépasse pas 90 centimètres de long, et ne pèse qu'entre un et deux kilos.

Mercredi 7 mars 2012. Entraîné dans la rêverie, qui peut mener loin, j'ai songé que si jamais il advenait que l'on m'anoblisse, comme je le mérite sûrement, et si à cette occasion, selon l'usage, j'adjoignais à mon patronyme un nom de terre, et si pour cela je choisissais la première parcelle que j'ai eu l'honneur de posséder, laquelle est située sur la commune de Cunèges, et plus précisément au lieu dit Sansou, je viendrais à m'appeler Billé de Sansou, ce qui n'aurait pas beaucoup d'allure. Il faudrait m'y prendre autrement. Billé du Désert ferait mieux, non?

Jeudi 8 mars 2012. Vu *Les visiteurs du soir*, de Marcel Carné (1942). C'est l'histoire d'un couple diabolique venu d'on ne sait où, séduire les gens et semer la discorde dans un château. Elle (Arletty) a une voix et un sourire extraordinaires, mais lui (Alain Cuny) a toujours l'air constipé, et les scènes où il brame d'amour sont carrément pénibles. Le film dure près de deux heures, et c'est seulement après plus d'une heure qu'intervient le Diable en personne,

incarné par un Jules Berry épatant. Ma scène préférée est celle même de son arrivée, où il entre dans la salle à manger, se présente, parle fort avec des gestes gracieux de la main, va caresser le feu, etc. De toute évidence cet homme de près de soixante ans rayonne d'énergie et pète le feu, surtout face au châtelain Fernand Ledoux, bon acteur mais du genre molasse aux yeux mi-clos. Berry porte le plus beau vêtement du film, une superbe veste noire à épaulettes, avec des arabesques dorées. Les costumes sont plus ou moins réussis, beaucoup de personnages ont l'air de porter des sortes de pyjamas miteux, c'est paraît-il à cause du manque de moyens (on sourit quand même en constatant que tout ce petit monde cinématographique avait l'air de ne pas trop souffrir sous la terrible botte occupante), mais les dames ont de très jolies coiffes. L'inspiration généralement communiste du co-scénariste Jacques Prévert ne se fait pas trop sentir, mais c'est peut-être à elle que l'on doit ce bizarre tableau d'un monde médiéval d'où la religion est quasi absente, en tout cas très discrète (le Diable ici n'est pas l'ennemi d'un Dieu inexistant, mais celui des hommes seulement). Il y a au moins un bon mot («Oublié dans son pays, inconnu ailleurs, tel est le destin du voyageur»), des trucages pas terribles mais dont certains me plaisent bien (le bal soudain figé, le vase aux serpents). En résumé, malgré d'évidents défauts, ses grands charmes valent à ce film le premier rang. A.

Mardi 13 mars 2012. Un officier espagnol du dix-huitième siècle, José de Cadalso, est connu pour avoir composé des *Cartas marruecas* (lettres marocaines) inspirées des *Lettres persanes* de Montesquieu. Son admiration pour le baron français était contrariée par les méchancetés que celui-ci avait écrites sur les Espagnols. Cadalso est l'auteur probable d'une certaine *Defensa de la nación española*, longue d'une trentaine de pages (retrouvée et publiée par Guy Mercadier à Toulouse en 1970). Il y reprend phrase par phrase la *Lettre persane* n° 78 et y répond du tac au tac, avec du mordant. J'aime en particulier le passage où, ses compatriotes étant moqués pour leur gravité (!) il rétorque par une belle diatribe, dont je veux traduire au moins cette phrase : «Nul doute qu'un gentilhomme de la Montagne, menant une vie retirée, portant un vêtement modeste, ne fréquentant que sa propre famille et affectant une suprême froideur, nul doute, dis-je, que cet homme ait l'air grave, comparé à un petit-maître français qui fait dix courbettes en quatre pas, siffle, chante, déclame, danse, rit, pleure, s'assoit, se relève, entre, sort, demande, répond, se regarde dans le miroir, s'examine de la tête aux pieds et accomplit mille autres manoeuvres en moins de temps qu'il ne m'a fallu pour écrire cette phrase bien superficielle.» Olé!

Jeudi 15 mars 2012. Il règne entre le patronat et les syndicats, si opposés le plus souvent, une entente cordiale

sur la question de l'immigration, que l'un et les autres tiennent pour un phénomène positif et encourageant. On aurait pu croire que cet accord surprenant était exceptionnel, mais on a pu constater naguère qu'il y avait aussi consensus à propos du rapport Perruchot, qu'il convient de tenir en piètre estime (et si possible d'oublier).

Dimanche 18 mars 2012. Un jeune voyageur m'a rapporté le mois dernier de São Paulo un excellent guide ornithologique, dont il m'avait signalé l'existence. Ce n'est pas que j'en aie grand besoin, car je n'étudie plus beaucoup la faune brésilienne, et j'ai déjà de très bons instruments sur le sujet, comme le *Dicionário dos animais do Brasil* de Rodolfo von Ihering et l'*Ornitologia brasileira* de Helmut Sick. Si j'ai voulu ajouter ce livre à ma collection, c'est surtout pour le plaisir de contempler enfin ce qui manquait dans ce domaine, un beau guide civilisé moderne et pratique, avec à chaque double page une bonne planche d'aquarelles parfaites, et en vis-à-vis les notices correspondantes (au lieu d'illustrations ingrates et dispersées, ou regroupées à part dans un petit cahier incommode). Ce manuel de plus de trois cents pages est intitulé *Aves do Brasil*, avec un sous-titre limitant l'aire géographique : *Pantanal & Cerrado*, et suggérant que quelques autres volumes le compléteront. La zone concernée inclut donc les marais situés aux confins de la Bolivie et du Paraguay, et l'immense brousse du centre du pays. Signe des temps, ce ne sont plus des naturalistes germaniques qui produisent cette documentation, mais des Nord-Américains. L'ouvrage est promu par la Wildlife Conservation Society, sous la direction de John A Gwynne (qui est aussi l'un des huit illustrateurs) et coédité en 2010 par une maison pauliste et une de New York, où a aussi paru l'édition originale *Birds of Brazil : the Pantanal and Cerrado of central Brazil*. Je ne me sens plus particulièrement attiré par les grandes catégories exotiques comme les perroquets, toucans et colibris, encore que parmi ces derniers me plaît assez la découverte du *topetinho*, un minuscule punk de sept centimètres de long, à la crête flamboyante. A propos des bizarreries de taille, je connaissais déjà l'existence des menues *rolinhas*, tourterelles deux fois plus petites que les espèces habituelles, soit seize centimètres de long au lieu d'une trentaine (pour comparer, un moineau mesure 14,5 cm). Je découvre ici qu'il existe aussi des piverts nains, longs de moins de dix centimètres. Pour le *birder* français, un aspect frappant de la volaille brésilienne tient à la variété de familles ne comptant chez nous qu'une ou deux espèces, comme les martins pêcheurs, les engoulevents ou les grimpereaux. Je suis toujours intrigué par la présence au Brésil d'espèces vivant également en France : je savais déjà que c'est le cas de la cosmopolite *suindara* (la chouette effraie) ou des moineaux importés, mais j'apprends ici que le Brésil central abrite aussi bien la même poule d'eau, le hibou des marais,

l'hirondelle de fenêtre et celle de rivage, que l'on trouve chez nous. J'émettrai une seule réserve, pour déplorer que l'on ait choisi de séparer l'index des noms portugais et celui des noms latins au lieu de n'en faire qu'un, ce qui serait plus commode. Sans quoi c'est vraiment un jouet charmant.

Lundi 19 mars 2012. Vu *Les femmes du 6e étage*, de Philippe Le Guay (2011). Les rapports entre des bourgeois parisiens caricaturaux et un peloton de bonnes espagnoles caricaturales, dans les années soixante. Une comédie gentille, avec un Luchini qui n'en fait pas trop. Pour socialistes et adolescents. C.

Mardi 20 mars 2012. Vu *Remontons les Champs Elysées*, de Sacha Guitry (1947). «Fantaisie filmée conçue, dialoguée, portée à l'écran et interprétée» par le maître. Oeuvre savante et originale, un peu ennuyeuse dans les passages musicaux. B.

Mercredi 21 mars 2012. N'oublions jamais. Conservons dans nos archives par exemple l'éditorial signé Yves Harté paru dans *Sud Ouest* avant-hier mardi 20 mars : «Or ce tueur en série ne fait pas partie du grand banditisme. Plus les heures passent, plus il semble se rapprocher d'un autre profil, celui du psychopathe de Norvège. Un jeune homme lisse, pâle et blond» (etc, suivez mon regard). Pâle et blond, bien sûr... L'antiracisme aussi est une belle usine à fantasmes.

Retenons encore dans le *Sud Ouest* d'hier mercredi 21 mars, page 3, cet article intitulé «Le soir, la communauté maghrébine se méfie». Il est illustré d'une photo montrant quelques «jeunes» (dont deux font aimablement un doigt d'honneur au photographe) avec cette légende : «Hier soir à Montauban - Les jeunes d'origine maghrébine assurent se méfier du tueur raciste»... (mais traînent quand même dans la rue). On y recueille complaisamment les analyses de Saïd et de ses amis : «Le type, c'est certain que c'est un raciste et un nazi pour buter comme ça des juifs et des Arabes». (Tiens, je ne retrouve pas l'article en ligne...).

On sait maintenant que le nazi raciste blond était en fait un islamiste forcené d'origine algérienne...

Jeudi 29 mars 2012. D'avoir vu ces temps-ci quelques films de Guitry, qui m'épate par son charisme et son dynamisme, la force de sa voix et de son caractère, je me dis qu'un tel personnage n'aurait en aucun cas pu se retrouver dans la situation du chômeur pleurant de désespoir parce que son vilain patron l'a foutu dehors. L'eût-on mis un jour au chômage, nul doute qu'avant le soir Sacha aurait retrouvé du boulot. Il y a dans la vie, comme au cinéma, une distribution.

Dimanche 1 avril 2012. L'entassement qui vient. Le peu que j'ai aperçu de la Belgique, en me rendant à Bruxelles cet hiver, me paraît conforme à ce que l'on peut en savoir par

ailleurs. C'est un pays bondé, la densité démographique y est l'une des plus fortes d'Europe, la même qu'au Japon. A vrai dire la Belgique entière se transforme en une immense zone urbaine, les anciennes villes n'y sont plus que des centres-villes, séparés par d'interminables banlieues plus ou moins homogènes, laissant encore voir çà et là quelques malheureux lambeaux de campagne. Ce qui m'afflige le plus dans le triste état de ce pays, où je n'ai pas à vivre, c'est la conviction d'y voir le proche avenir du mien. En France également la campagne recule partout, je le constate à chacun de mes déplacements vers les départements voisins. Partout les maisons poussent au long de routes qui deviennent des rues, partout les moindres villages sont précédés et suivis de lotissements de construction récente ou en cours, et il est de plus en plus rare de trouver un coin du paysage d'où l'on n'a pas vue sur des bâtiments. Pendant ce temps les humanistes applaudissent à chaque annonce des progrès du peuplement, ils exigent sans cesse la construction de nouveaux logements, et réclament que la loi permette d'empiler des étages en plus grand nombre. Et chaque fois que la population s'accroît, par natalité ou immigration, c'est-à-dire chaque jour, c'est un nouveau pas que nous faisons vers le désastre de l'entassement.

Mardi 3 avril 2012. Ce mois-ci paraissent en librairie les *Villes bigrement exotiques* de Crad Kilodney, que j'ai eu le plaisir de traduire (Editions Le Dilettante).

Mercredi 11 avril 2012. Parce que Jünger en dit du bien plusieurs fois, je me suis intéressé aux *Historiettes* de Tallemant des Réaux et j'ai passé quelques semaines à les lire. Il me semble que le chasseur subtil ne précise pas de quelle édition il disposait, mais comme il dit qu'elle avait six volumes, et comme on lui connaît des habitudes chic, je suppose qu'il s'agissait de la première, parue en 1834-1835. Cette première publication était largement posthume, puisque Gédéon Tallemant a vécu au dix-septième siècle (1619-1692), et que son manuscrit a dormi près de deux cents ans dans une bibliothèque ou un grenier avant d'être miraculeusement publié. Pour ma part, j'ai découvert cette oeuvre sans pareille en empruntant l'édition en deux volumes de la bibliothèque de la Pléiade, parue en 1960, et présentant l'intérêt d'être la première version intégrale, non expurgée. Les *historiettes* sont un immense recueil de brèves anecdotes sur une quantité de personnages contemporains de Tallemant, allant des plus éminents, comme le roi de France, à des gens plus communs. Cette somme est divisée en chapitres consacrés à une personne, une famille, ou un thème. Au contraire des grandes fresques politiques ou sociales, l'ouvrage ne présente que des faits ponctuels, la plupart d'ordre privé, dont l'auteur a été le témoin, ou qu'on lui a rapportés. La grande curiosité du livre est de plonger le lecteur dans la vie

quotidienne de gens d'un autre temps, que l'on voit mener leurs affaires pour ainsi dire comme si on y était. Je m'y perds quelquefois un peu, quand Tallemant jongle avec des rapports de hiérarchie ou de parenté qui lui étaient plus familiers qu'à moi. Sans quoi le texte est très agréable à lire et retient sans cesse l'attention par des traits inattendus, parfois dramatiques, souvent drôles. Le style de l'auteur est simple mais élégant, avec parfois l'allure de la langue parlée, où l'on ne s'embarrasse pas d'avoir à répéter un mot dans la même phrase, et où l'on enchaîne par association d'idées : «Cela me fait souvenir que...». On a souvent l'impression d'écouter des confidences, à cause des révélations indiscrettes, et des formules de prise à partie du lecteur : «Jugez si...», «Ne trouvez-vous pas...», «Je vous laisse à penser...». Un effet de véracité tient à l'impudeur de nombreux propos, qui n'ont rien d'outrancier ou de complaisant, mais qui ne cachent pas que les personnages sont bel et bien des êtres de chair et d'os, qui à l'occasion mangent, foutent, rotent, chient, pissent, et pètent. Un des aspects les plus remarquables de ce vaste tableau composé de mille touches, ce sont les vues qu'il donne sur les aléas de la destinée. Etre bien né ne garantissait pas que l'on ne finirait pas sa vie sur l'échafaud, ou aux galères, ou redevenu gueux après la dilapidation de son bien. On voit aussi quelques jolies ascensions sociales, notamment de dames, grâce à leur charme, mais aussi de soldats, ou de malins. J'aime bien, chez Tallemant, la franchise, et le discernement : quand il juge des hommes, c'est sur leurs qualités réelles, plus que sur leurs titres. Accessoirement, il m'a plu de le voir employer, pour dire «maintenant», la tournure «à cette heure», comme font encore les pésants de vers chez moi (ils prononcent «à ç't'heure»).

Lundi 16 avril 2012. La proposition d'un leader socialiste, de supprimer le mot race de la constitution française, part peut-être d'un bon sentiment, mais elle est évidemment stupide. La lutte contre le racisme, ou contre son fantôme, fait hélas dire ou faire un tel nombre d'âneries, qu'il y aurait de quoi en remplir un livre. On pourrait l'intituler *Le livre noir de l'antiracisme*.

Mercredi 18 avril 2012. Au dossier des rapports entre démenche et féminisme, il faut porter le cas impressionnant de Hildegart Rodríguez Carballeira (1914-1933), enfant prodige puis socialiste espagnole, tuée dans son sommeil à coups de pistolet par sa propre mère, qui ne la trouvait pas assez parfaite.

Mardi 24 avril 2012. Le comédien Robert Le Vigan (1900-1972), de son vrai nom Coquillaud, et surnommé La Vigue par son copain Céline, avec qui il s'enfuit à pied à travers l'Allemagne en 1944-1945, eut ses biens confisqués et fut

condamné en 1946 à l'indignité nationale et aux travaux forcés, pour faits de collaboration. Libéré en 1948, il s'exila d'abord en Espagne, puis en Argentine, où il se fixa et demeura jusqu'à sa mort à 72 ans, dans la ville de Tandil, qui comptait dans les 50.000 habitants au milieu du vingtième siècle, et se situe au pied des montagnes à 350 kilomètres au sud de Buenos Aires. De son côté l'écrivain polonais Witold Gombrowicz (1904-1969), surpris par l'éclatement de la guerre en 1939 alors qu'il était à Buenos Aires en croisière, demeura dans le pays et ne retourna en Europe qu'en 1963. Pendant son exil sud-américain il vécut principalement dans la capitale argentine, mais séjourna aussi dans quelques autres villes, dont Tandil où il se rendit cinq fois entre 1957 et 1960, y passant en tout quelque onze mois. En méditant ces données, je me suis demandé si les deux exilés s'étaient rencontrés, comme il est possible, ou s'ils avaient au moins entendu parler l'un de l'autre. J'ai cherché quelque temps à éclaircir ce point, en vain et j'y ai bientôt renoncé. A la vérité, même s'ils ont pu se croiser dans cet espace et cette période, je n'assurerais pas que l'acteur popu et l'auteur aristo auraient eu grand chose à se dire. Il existe des biographies de Le Vigan, que je n'ai pas à portée de main.

En revanche j'ai profité de l'occasion pour retourner fouiller dans les livres de et sur Gombrowicz, que j'ai feuilletés quelques soirées. J'ai revisité ses *Peregrinaciones argentinas*, où j'ai retrouvé quelques anecdotes qui m'avaient déjà vaguement amusé, comme les méchancetés racontées sur le compte du gros poète Neruda. J'ai parcouru *El exilio procaz* (l'exil insolent) : *Gombrowicz por la Argentina*, d'un certain Pablo Gasparini, qui ne m'a pas captivé, sauf au moment où il cite assez longuement une lettre à un jeune ami argentin, écrite de Berlin le 21 juillet 1963, dans laquelle l'écrivain évoque tardivement mais explicitement son homosexualité. Mais surtout j'ai relu avec grand plaisir le recueil de témoignages *Gombrowicz en Argentine*, publié par sa veuve en 1984. J'y trouve cent vues sur ce qui me séduit le plus chez le bonhomme, son propre personnage de noble déchu, ironique, provoquant. J'ai aimé autrefois quelques uns de ses écrits, comme son pamphlet *Contre les poètes*, ses *Souvenirs de Pologne*, et la version abrégée des *Envoûtés*, parue en feuilleton quand je lisais encore *Le Monde*, ce qui n'est pas hier, mais je dois avouer que ses oeuvres principales me tombent des mains, pourquoi le taire, et je leur préfère le style de l'auteur en tant que personne, ses manies, ses manières, ses réflexions, sa légende.

Mercredi 25 avril 2012. En me renseignant sur les quelques hommes de lettres que Gombrowicz a fréquentés pendant son exil argentin, je suis tombé sur les *Cuadernos de vivir y pensar*, d'un certain Carlos Mastronardi (1901-1976). C'est un épais recueil de réflexions brèves, dépassant rarement la demi-page, et portant sur la littérature et le reste, réflexions que le

poète avait consignées dans des cahiers à certaines périodes de sa vie, plus assidûment dans ses dernières années (il fête son soixante-dixième anniversaire aux deux tiers du volume). Cette édition posthume a été réalisée en 1984 par l'Academia Argentina de Letras avec un soin qui laisse à désirer, vu que l'on précise en sous-titre «1930-1970», alors que les textes vont en réalité jusqu'en 1974 (aux dernières lignes de 1970, on est encore à plus de cent pages de la fin du livre). Il est question par endroits de Gombrowicz (si cela intéresse: pages 76, 83, 234, 304 & 305) mais l'ouvrage dans l'ensemble ne m'a pas beaucoup accroché (j'en traduirai quand même quelques phrases).

A un moment (page 316) Mastronardi rapporte succinctement ce propos d'un vendeur de journaux, s'adressant à un autre jeune homme : «Regarde, tu n'es qu'un morceau de viande avec des yeux». On ne sait ce qui motive cette parole, vraiment frappante. Pourquoi ce locuteur met-il à part la «viande» et les yeux? Peut-être parce que le regard est l'élément le plus expressif de la personnalité, si bien que les yeux semblent en quelque sorte se détacher sur le reste de la masse corporelle, plus terne et plus neutre. Les yeux ne sont pas seulement la fenêtre par où l'esprit connaît le monde extérieur, mais réciproquement celle par où autrui connaît l'état d'esprit d'un individu. C'est pourquoi les yeux sont le plus souvent la première chose que l'on cherche à voir chez les personnes à qui l'on parle, ou celles que l'on croise. L'ouïe aussi nous apprend beaucoup sur le monde, et c'est un sens à certains égards primordial par rapport à la vue, puisqu'il fonctionne sans cesse, y compris dans l'obscurité de la nuit, au moyen d'un organe qui ne peut s'obturer naturellement. Mais il est évident que la contemplation d'une oreille ne nous renseigne pas beaucoup sur l'âme qui se tient derrière.

Mastronardi vieillissant me touche par ses observations sur l'âge: ses premières difficultés à marcher, les disparitions dans son entourage, le détachement qui le dispose à distribuer ses biens. Un beau jour de 1973, il observe que «A la différence de celui des hommes, l'orgueil national se renforce avec le grand âge. (Je l'ai peut-être déjà écrit, je ne m'en souviens pas)». La parenthèse me chiffonne comme si, au lieu que je le lise dans un livre, l'auteur était près de moi en train de me causer. Cela peut paraître bizarre, mais du coup j'ai envie de l'aider, de faire un geste. Dans un élan de sympathie inutile mais impérieux, je me mets à feuilleter en arrière, à la recherche de la première formulation, que je me souviens d'avoir lue peu avant. Je remonte comme ça en hâte une cinquantaine de pages, en vain. L'échec me contrarie, une vague honte s'y ajoute, je me demande à quoi bon perdre mon temps à six heures du matin à rechercher une phrase dont personne n'a rien à foutre, écrite il y a quarante ans à l'autre bout du monde par un vieillard fatigué. Puis je reprends la quête et aussitôt je trouve, à huit pages en amont, la première version. Tu avais écrit, mon cher Carlos :

«A la différence de l'homme, les peuples et les nations se vantent de leur vieillesse».

Jeudi 3 mai 2012. Un certain Néstor Tirri a publié à Buenos Aires, en 2007, une sorte de roman intitulé *La piedra madre*, dans lequel il rapporte sur un ton fantaisiste des souvenirs du cercle d'amis qu'il fréquentait dans sa jeunesse à Tandil. Gombrowicz et Le Vigan ne s'y croisent pas, mais y font des apparitions successives, respectivement dans les chapitres 7 et 8. Le Vigan n'y est qu'un vague fantôme à la dalle en pente. Gombrowicz est plus consistant mais se fait plaisamment chambrer. Il est dépeint comme un hurluberlu tombé sur la ville en parachute, raclant les R et sommant son auditoire provincial de croire en ses mérites littéraires supposés.

Jeudi 10 mai 2012. Vu ces derniers temps :

La même, d'Olivier Dahan, 2007. L'art et la personnalité d'Edith Piaf ne m'ont jamais beaucoup attiré. Je ne peux juger si le portrait qu'en donne ce film, en chanteuse populo caractérielle tragique, est exact ou exagéré, mais il ne m'en rapproche pas beaucoup. La photo est assez jolie. La structure narrative toute en flash-backs est trop compliquée pour moi (et un peu prétentieuse : le réalisateur croit peut-être qu'on va se repasser son chef d'oeuvre en boucle pour arriver à tout bien piger). D.

L'affaire Farewell, de Christian Carion, 2009. Cette histoire d'espionnage n'est pas très vulgaire, ni bête, ni captivante. D.

Oliver Twist, de Roman Polanski (2006). Bof. D.

Sans arme, ni haine, ni violence, de Jean-Paul Rouve (2008). D.

Garde à vue, de Claude Miller (1981). J'avais entendu dire grand bien de ce film, qui réunit les bons acteurs Serrault et Ventura, mais je trouve que l'histoire sonne faux, et je me suis plutôt ennuyé. D.

Le dernier Cheyenne, de Tab Murphy (1995). Un mauvais film, plein de bons sentiments, et tourné dans de beaux décors. E.

Le gendarme à Saint-Tropez, de Jean Girault (1964). Sympathique mais faible. D.

Pirates, de Roman Polanski (1986). D.

Jeudi 17 mai 2012. Le bassin d'Arcachon a la forme en triangle d'un A majuscule. Trois villes en A : Arcachon, Arès, Audenge, dessinent un second triangle inscrit dans le premier.

Mercredi 23 mai 2012. MES HISTOIRES DE SERPENTS

Je fais partie des citadins qui ont connu les serpents par les images longtemps avant d'en rencontrer en réalité, et qui du reste n'en ont jamais vu beaucoup.

J'ai un vieux souvenir, dans lequel je ne saurais plus dire quelle est la part de la mémoire et celle de

l'imagination. C'était en Dordogne, j'avais donc au moins sept ans. J'étais installé avec mon père, qui pêchait, sur le mur d'une ruine, tout au bord de la rivière, peut-être au lieu-dit la Bourgatie. Au bas du mur, il y avait d'un côté l'eau, de l'autre des buissons de ronce, parmi lesquels nous voyions des serpents. Je ne sais plus pourquoi, à un moment mon père s'est mis à m'engueuler, ses colères souvent me surprenaient. J'ai pensé qu'il allait me frapper, que je tomberais soit dans l'eau, soit parmi les serpents, que dans tous les cas j'allais mourir. J'étais épouvanté. Je ne sais plus comment cela s'est terminé, en fin de compte il n'a pas dû se passer grand chose.

J'ai vu quelques fois des serpents dans des vivariums, chez les marchands d'animaux et dans les zoos. Le spectacle de ces cages m'a toujours plus ou moins dégoûté. La moiteur, la vague odeur, ajoutaient au sordide.

Une fois, je ne sais plus dans quelles circonstances inhabituelles des années 80, je me suis trouvé avec ma mère, chez ma grand-mère de la Croix-Comtesse. Je traînais seul dans le jardin. Le bassin en ciment, qui ne gardait plus l'eau, était vide, le fond recouvert d'une pellicule craquelée de feuilles décomposées. Un petit serpent brun s'y était pris au piège, il ne pouvait en ressortir. Je suis allé en avertir ma mère. Aussitôt elle a pris un outil, pelle ou balai, et elle a écrasé la bestiole. J'étais confus, surpris de voir ma mère aussi déterminée, désolé d'avoir causé la mort du serpent, honteux de n'avoir su trouver d'autre issue.

Un bel été, avec mon tout jeune fils et sa mère, nous louions un gîte à Fournel. Le premier jour, en fin d'après-midi, nous fûmes au ravitaillement. De retour, un cageot dans les bras, je montais le perron de la vieille maison, quand Madame, qui me suivait, m'avertit que je venais d'enjamber un serpent sans le voir. Il n'était pas bien gros mais il nous inquiétait, nous ne savions s'il était dangereux, nous avions le gosse avec nous. Nous avons consulté le paysan d'à côté. En homme averti, il s'est muni sans hésiter de deux grands tournevis pour aller tuer l'animal. Avec un des tournevis, il l'a fait rouler sur lui-même, comme pour l'étourdir, et l'a immobilisé. Puis, avec l'autre, il lui a écrasé la tête. J'étais surpris de la rapidité et de la sûreté des gestes, et vaguement dégoûté de la triste issue. J'ai demandé à cet homme s'il savait quelle espèce de serpent c'était là. Il a seulement pu me dire que c'était ce qu'on appelait chez lui un «petit serpent». J'ai su plus tard qu'il s'agissait d'un orvet inoffensif, comme sans doute le serpent du bassin de la Croix.

Pour qui veut étudier un peu, il n'est pas difficile de s'informer sur les serpents. On trouve communément des guides complets des espèces européennes, bien moins nombreuses que les espèces d'oiseaux, de mammifères ou de poissons. Moins nombreuses encore si l'on ne considère que les espèces vivant en France, ou dans une région. Les orvets sont les plus petits, et les biologistes les tiennent pour des lézards sans pattes, à cause de certains traits comme la queue sessile. A

part eux, les deux grandes catégories sont les vipères au corps trapu, à la tête en triangle, à la prunelle en fente, et les couleuvres au corps plus allongé, à la tête droite, à la prunelle ronde. Les espèces les plus communes, comme la couleuvre verte et jaune ou la couleuvre à collier, ne peuvent être confondues. Mais les choses sont souvent plus claires dans les livres que dans la vie.

Un début d'après-midi, par une chaleur écrasante, je me promenais avec ma mère à Fournel. Nous avons trouvé une énorme couleuvre verte et jaune toute enroulée, dormant au soleil, en plein milieu de la petite route. Rien n'aurait mieux illustré que cette nonchalance, l'expression «feignant comme une couleuvre», que j'entends encore la voix de ma grand-mère prononcer.

Il y a eu des serpents que je trouvais écrasés sur la route et j'arrêtais la voiture pour les regarder, surtout si j'étais avec le petit.

Une fois qu'on se baignait dans un étang aménagé, en Dordogne ou dans le Lot, il y a eu tout d'un coup un serpent égaré qui nageait parmi les gens.

Dans le bois de Cunèges, j'ai vu quelques couleuvres à collier. Un matin que je m'y promenais avec Samuel, on a trouvé une grenouille, qui se tenait au bord d'une flaque d'eau. Le petit a voulu faire le tour de la flaque pour observer plus à son aise. A ce moment on s'est aperçu qu'un serpent était là, une couleuvre à collier enroulée sur elle-même. Elle restait immobile, à nous regarder, puis elle a dressé la tête en sifflant et elle a filé.

Un après-midi que je faisais visiter le bois à Charlie, comme nous nous étions arrêtés pour parler, il a vu qu'un serpent dormait par terre, à un peu plus d'un mètre de mes pieds, nus dans les sandales. C'était une vipère. Nous l'avons considérée quelques secondes, et j'ai voulu aller chercher une pelle dans ma cabane. Mais dès que j'ai bougé, le serpent s'est enfui.

Un jour que je remontais la rive du ruisseau en amont de ma parcelle, avec ma directrice de conscience, nous avons trouvé une petite vipère qui prenait le soleil au bord de l'eau, enroulée sur une grosse racine d'arbre. Tout d'un coup sentant notre présence, elle a plongé et s'est enfuie.

Une fois qu'on revenait de la plage, au Moutchic, les enfants ont trouvé une toute petite couleuvre à collier morte, sur le parking. C'était pour eux un trésor qu'ils ne voulaient pas laisser. Cela me dégoûtait un peu, mais pour leur plaisir, je l'ai mise dans la boîte à gants.

Le soir où nous avons campé au terrain de Dampierre, en nous promenant au bord de la Boutonne, nous avons dérangé un serpent installé sur une souche, qui s'est jeté à l'eau.

Dans une parcelle de la forêt de Chizé, qui venait d'être bûchée, je glanais des copeaux. Du bout de ma canne ferrée, j'en ai retourné un qui était posé sur une souche. Il y avait dessous un tout petit serpent, qui s'est enfui aussitôt.

Un jour que je voulais pelleter dans un des tas de terre derrière la maison de Taussat, en soulevant la bâche qui recouvrait le tas, j'ai découvert un serpent. Il s'est éclipsé dans les herbes, avec ce beau mouvement sinueux et rapide. C'est le même jour où, voulant m'attaquer à un autre tas de terre, du premier coup de pelle j'ai dérangé un nid de guêpes, et j'ai tout arrêté.

Mercredi 30 mai 2012. DRAPEREAU.

Bleuet,
Blanchet,
Rouget.

Mercredi 6 juin 2012. En marchant vers le boulot, ce matin, je me suis tout d'un coup rappelé que c'était mon anniversaire. J'ai aujourd'hui l'âge qu'avait le vingtième siècle à l'année de ma naissance. Ce salaud a fini par tenir cent ans, lui...

Mardi 12 juin 2012. Je viens de tomber sur un entretien avec Miquel Barceló publié l'an dernier dans le journal espagnol *El País* (le 1 V 2011) et embelli d'une photographie où l'on voit que l'artiste a l'air bien nourri. A cette occasion je me découvre enfin une affinité avec lui : il déclare que ses oeuvres lui sont le plus souvent incompréhensibles, et en général elles me le sont aussi (mais par bonheur je n'ai à les contempler qu'assez rarement). Entre autres gracieusetés, le peintre et sculpteur confie avoir fait le portrait de trois écrivains catalans anciens avec de la crotte d'âne. Là se confirme toute la finesse du personnage.

Lundi 18 juin 2012. J'ai visité hier seulement et j'ai beaucoup aimé la petite exposition de Johann Bernard et Charlie Devier, «*Explorationem ordinaria*», au Novo Local, 16 rue Jules Guesde, dans l'horrible quartier des Capus, à Bordeaux. Ce sont des dessins de paysages par le premier, d'animaux par le second, chacun à leur façon dans un style méticuleux détailliste patient. Accrochage désinvolte genre de gauche, mais ce sont de vraiment jolies oeuvres, et à des prix raisonnables.

Samedi 23 juin 2012. Je me suis amusé à feuilleter le *Tratado de las buenas maneras*, qu'un certain Alfonso Ussía a fait paraître à Barcelone en 1992. Il s'agit selon le sous-titre, d'entraîner le lecteur à n'être ni *cursi* ni *hortera*, c'est à dire ni cucul ni plouc. Ce sont bien là les deux écueils dont il convient de se garder. Au fil de courts chapitres, l'auteur disserte sur divers points touchant le parler, le vêtement, les moeurs en général. La vulgarité satisfaite des façons modernes ne lui laisse que l'embarras du choix des cibles, où porter ses estocades. Je ne suis pas toujours d'accord avec lui, mais j'aime son humour et sa vivacité. Je partage assez son avis sur une mauvaise habitude de plus en plus répandue,

celle des jeunes mères qui exhibent sans gêne un nichon pour allaiter leur lardon en public, que ce soit au café ou dans les transports. On excuse ce spectacle au prétexte qu'il est naturel. Ussía fait remarquer que ce sont justement les activités naturelles, qui souvent requièrent la discrétion. L'argument peut se discuter, mais je pense en effet qu'il vaut mieux réserver cet abreuvement au cadre privé.

Lundi 25 juin 2012. DEUX OISEAUX. J'ai enlevé tous les rideaux de ma maison à La Croix, qui avaient grand besoin d'être nettoyés, et je les ai confiés à une petite lavandière de ma connaissance. Mais comme j'ai oublié de les rapporter, la fois d'après que j'y suis retourné, début juin pour les élections, j'ai passé le week-end sans rideaux. Cela jetait dans la maison une lumière accrue, pas désagréable, et m'attirait à regarder dehors plus souvent qu'à l'accoutumée. A un moment j'ai remarqué, par la fenêtre de la cuisine, un oiseau inhabituel, posé par terre dans la rue. A distance j'ai cru reconnaître une linotte, à sa poitrine rouge. Je n'en avais vu jusqu'alors que deux trois fois et toujours perchées sur les fils. Je suis allé chercher mes jumelles, mais le temps que je revienne l'oiseau s'approchait, il est venu s'ébrouer dans une flaque d'eau à quelques mètres des vitres. C'était bien une linotte. Je ne trouve pas ces oiseaux très jolis, mais j'étais bien content de l'observer aussi à l'aise.

Le week-end suivant, me désintéressant du second tour, je fus à Taussat et là, une fin d'après-midi, la voisine s'approche de la clôture avec un petit oiseau posé dans les mains jointes. Je vais voir. C'est une proie qu'elle vient de tirer des griffes ou de la gueule de son chat, et qui n'a pas l'air blessée. Elle a renvoyé le chat et se demande que faire de l'oiseau, qu'elle hésite à relâcher dans la haie. Je reconnais au bec courbé un grimpereau, et je comprends à la brièveté des ailes que c'est un petit, peut-être encore incapable de voler. La dame l'approche des rameaux d'un chalef, mais il ne semble pas vouloir y aller. Je lui propose de me le confier, tout en me demandant où je pourrais bien l'installer de sorte qu'il puisse au moins se reposer un moment, sans trop risquer d'être repris si le chat revient : sur le toit de ma voiture, sur un bord de fenêtre, sur une des boiseries de l'auvent? La voisine me propose de refaire une tentative un peu plus loin, dans le branchage plus touffu d'un laurier-tin. Même indifférence de l'oisillon. D'un côté cela ne me dérange pas, car je sens en moi maintenant la plus vive amitié pour cette petite boule de plumes qui n'a pas l'air pressée de me quitter, mais que faire pour son avenir? L'inspiration me vient d'un coup. Puisque c'est un grimpereau, et que je n'ai jamais vu de grimpereau perché sur une branchette, mais toujours accroché à l'écorce d'un tronc, pourquoi ne pas tenter cela? Je me dirige donc vers un gros vieux chêne qui pousse à côté, contre la clôture, je présente mes mains devant l'écorce, et aussitôt l'oiseau saute s'y

accrocher. Voilà ce qu'il fallait. Pendant la soirée, je reviens de temps en temps voir où en est le rescapé. Il me faut le chercher car il est si menu, et si bien de la même couleur que l'arbre, qu'il ne se voit pas au premier coup d'oeil. Peu à peu il grimpe et finit par disparaître tout à fait derrière du lierre, puis la nuit tombe.

Mardi 10 juillet 2012. Désastres de la générosité. Mon dégoût du gaspillage et mon sens de la charité m'inspirent plutôt de la sympathie pour les sites comme celui de Récupe. C'est donc sans méchanceté que je m'amuse des aspects douteux d'une telle entreprise. Passons sur les nombreux donateurs qui offrent généreusement les mètres cubes de terre ou de gravats dont ils sont bien encombrés, et intéressons-nous aux cas pittoresques, dont voici quelques exemples:

Donne boîtes à oeufs vides (6 oeufs) - Etat impeccables - pour travaux manuels, rangement.

Lampe cassée - Elle a brûlé au niveau d'un fil. Elle est peut être réparable.

2 poeles Teffal. Etat usagé (il n'est pas du tout recommandé de les usées une fois usée). Pour usage original (art, théâtre ou autre...). - -

Un vieux pack nomad avec un nokia. Il ne fonctionne plus mais ... avec une coque interchangeable noire...

Capsules Nespresso usagées pour créations... surtout roses, rouges, un peu de bleu, ocres, verts...

Donne petite console de jeux, je ne sais pas la faire marcher...

Je donne condensé de livre sélection du Regard Digest. Parfait état.

Petite pochette rouge, tissu translucide, 14.5 cm de haut * 9.5 cm de large.

Donne un saladier en porcelaine. - Couleur beige avec petit motif (points) bleu. 24 cm de diamètre. - Attention : il est fêlé et ne pourra surement pas servir bien longtemps dans sa fonction de "saladier" !

Bonjour, je propose un saladier blanc cassé avec fleurs bleues. Il est fêlé mais encore utilisable.

Cadre de vélo, avec le dérailleur et les deux frein v-brake, il manque juste la scelle et deux jantes.

Jeudi 12 juillet 2012. Vu *Grizzly man*, de Werner Herzog (2005). C'est Charlie, dessinateur d'ours à ses heures, qui m'a signalé l'existence de ce documentaire consacré à l'écologiste Tim Treadwell (1957-2003), lequel est allé passer la belle saison en compagnie des grizzlys d'Alaska treize ans de suite avant de se faire massacrer par l'un d'eux (le grizzly est une variété américaine de la même espèce que l'ours brun européen). Herzog réunit là des entretiens avec des proches de la victime, des parents, des témoins, des experts, alternés avec une sélection de scènes extraites de la centaine d'heures de film que le protagoniste avait tournées

sur place. La personnalité mystérieuse de Treadwell (avec son besoin de cacher ses origines, d'utiliser un pseudonyme, et de se mettre en scène et en danger) est assez agaçante par son hyperactivité, sa volubilité, sa niaiserie idéologique. Herzog distingue intelligemment entre les illusions de l'écolo extrémiste, et la magie indéniable de certaines des images qu'il a produites (le combat furieux de deux ours, les pattes du renard sur le toit de la tente, etc). B.

Mercredi 1 août 2012. SOUVENIRS DE JUILLET. Il arrive que l'on soit pris d'une telle flemme d'écrire, que l'on a même la flemme d'écrire qu'on a la flemme d'écrire. C'est un peu mon cas, ces temps-ci.

Parmi mes activités mémorables du mois de juillet, j'ai lu la bonne biographie de *Francisco Pizarro, conquistador de l'extrême*, due à Bernard Lavallé (Payot, 2004). L'individu n'était peut-être pas très admirable, mais on ne peut manquer d'être frappé par l'énergie et le destin hors du commun de ce petit noble provincial bâtard, analphabète mais bon soldat, qui à 50 ans passés se lance à l'assaut d'un empire et parvient à s'en rendre maître. Il façonne déjà le Pérou d'aujourd'hui, créant villes et ports, et, comme son homologue Cortés au Mexique, fréquente une Indienne, et même plus d'une, initiant le métissage des populations. Un autre point étonnant est la médiocrité de la résistance indigène, car même si les Incas étaient affaiblis par une guerre de succession, et même si les Espagnols auraient de toute façon fini par les soumettre, il semble que la poignée d'hommes qui s'empare d'Atahualpa aurait très bien pu se faire massacrer et ne laisser aucun souvenir. Mais l'histoire est ainsi pleine de pizarreries.

En surfant au hasard, j'ai noté le slogan joliment mal traduit de l'entreprise Searchpdf files : «Ce que vous avez besoin quand vous l'avez besoin».

Des craquements sonores, inhabituels, inexplicables et insistants des meubles de ma cuisine, au moins d'un meuble, mais je ne suis pas sûr duquel, m'ont fait penser que cette pièce est peut-être hantée.

Avec ma directrice de conscience, venue me rejoindre dans mon hacienda, nous sommes allés passer la dernière semaine du mois en Bretagne, dans un gîte rural situé aux abords de la forêt de Paimpont, dite de Brocéliande. En chemin, je notai sur la carte le nom intrigant d'une autre forêt, au nord-est de la Roche sur Yon, la forêt de l'Hébergement. Dans le livre d'or du gîte, un précédent locataire avait jugé le site «enchanteresque», et quelques autres avaient ensuite employé sans gêne le même terme. Enchanté moi-même de la trouvaille, j'envisageai un temps d'en user à mon tour, avant de renoncer à tout commentaire. Sur une étagère s'entassait une pile de prospectus donnant le programme des innombrables marchés festifs, animations conviviales, ateliers thématiques, et autres attrape-nigauds dont notre époque a le génie. Peu

inspirés par cette frénésie, nous nous contentâmes de nous promener. Nous disposions d'une carte Michelin de 1999, d'un Guide Vert de 1958, et d'un GPS, qui chacun nous rendaient service. Nous visitâmes quelques hauts lieux, comme le mont Saint-Michel, les remparts de Saint-Malo et les alignements de Carnac, et nombre de bas lieux qui n'étaient pas sans charme. Autour de chez nous beaucoup de maisons et parfois des hameaux entiers étaient bâtis en pierre rouge, semble-t-il une sorte de schiste, de bel effet, dont nous eûmes le meilleur exemple en arrivant au village de Lassy. Il y avait près de chez nous un de ces beaux bourgs, au nom frappant de Néant. Les bois présentaient quelques arbres remarquables et des fontaines. C'est une terre de bruyère semblable à celle du Bassin d'Arcachon, propice aux ajoncs et aux genêts, aux hortensias, au houx et au châtaignier, mais avec aussi des sorbiers des oiseleurs et des hêtres, que l'on ne voit pas en Gironde. J'ai pu prendre des notes sur les vitraux d'une douzaine d'églises. Nous avons rendu visite à Pierre Fablet, que je n'avais pas rencontré depuis presque trois lustres. Très aimable, il nous a offert des produits de son artisanat : le disque *The night of the hunter project*, et une bouteille de limonade au sureau. Un jour que nous dégustions des huîtres aux abords de Locmariaquer, nous avons pu voir sur le rivage, parmi d'autres oiseaux plus communs, un ibis sacré africain, corps blanc et tête noire, dont semble-t-il des spécimens vivent maintenant dans l'ouest de la France et notamment dans le Morbihan.

Par coïncidence, cette semaine où j'étais loin de chez moi, j'avais emporté un roman, contrairement à mes habitudes, et il s'agissait des *Envoûtés* de Gombrowicz, où il est aussi question d'une cuisine hantée, ha, ha. A ce qu'il semble l'auteur ne faisait pas grand cas de ce livre, qu'il avouait avoir écrit pour l'argent. Pour ma part, alors que ses principaux chefs d'oeuvre me tombent des mains, ce roman m'a beaucoup plu, on ne s'y ennue pas une seconde et je ne lui reproche que d'être inachevé. (PS. L'édition en Folio comprend la fin inédite, m'apprend-on).

Lundi 6 août 2012. J'ai lu ce printemps avec grand intérêt les mille et quelques pages du *Goulag* d'Anne Appelbaum. Un tel ouvrage aurait eu de quoi me rendre anticommuniste, si je ne l'étais déjà sérieusement, il n'a fait que renforcer mes convictions par son ample masse documentaire. Tout y est, dans ce vaste tableau où la cruauté le dispute à l'arbitraire : arrestations, tabassages, emprisonnements abusifs, transports interminables et indignes, travaux forcés, froid, faim, soif, crasse, maladies, brimades, tueries, etc. Laissant au curieux le loisir de s'instruire en lisant cette étude, je n'en rapporterai que deux détails, qui m'ont particulièrement frappé. L'un est la constatation que dans les fosses communes où ont été enfouis des cadavres lors de tueries massives, on retrouve presque toujours, parmi les corps, des bouteilles de vodka vides, fournies par la police secrète aux bourreaux,

témoignant que les victimes ont été abattues non seulement par des brutes, mais par des brutes ivres (chapitre 24). L'autre détail est la note selon laquelle «Des années après leur libération, les habitants du goulag étaient souvent capables de reconnaître "à leur regard" les anciens internés qu'ils croisaient dans la rue» (Introduction). Le livre établit bel et bien que si les bagnes soviétiques ont connu leur période de plus intense activité sous le règne de Staline, ils lui ont largement préexisté et survécu, et ne sont donc pas spécialement staliniens mais liés plus généralement à l'histoire du communisme. Cela pourrait faire réfléchir les optimistes, qui négligent d'observer qu'en bientôt cent ans d'expérimentations, cette doctrine n'a réussi à accoucher que de tyrannies irrespirables, et attendent encore des miracles de l'avènement du vrai de vrai communisme pur. Par moments Anne A compare les camps communistes aux camps nazis, en effet comparables. Quand elle conclut que ceux-là étaient un zeste moins sordides et ignobles que ceux-ci, elle admet aussi que ce n'était pas de beaucoup. S'il semble qu'il n'y ait pas eu chez les Russes de camps d'extermination à proprement parler, il est évident que le régime auquel étaient soumis la plupart des prisonniers les vouait à la mort à plus ou moins brève échéance (sans parler de ceux qui crevaient en route avant même d'arriver, dont j'aurais sans doute fait partie). Le goulag était un réseau de camps de supposée rééducation politique par le travail forcé. Il s'agissait surtout de châtier les soi-disants «ennemis du peuple» (*vragi naroda*) en les exténuant au travail, de nouveaux arrivants remplaçant sans cesse les décédés. Les nombreux documents évaluant et fixant les rations alimentaires, toujours insuffisantes, attestent que le premier but recherché était la rentabilité, de ce qui fut probablement le plus grand système d'esclavage de l'histoire de l'humanité. L'un des rares aspects consolants de cette triste histoire est que ça n'a jamais marché, le système s'est ruiné lui-même en coûtant toujours plus qu'il ne rapportait. Le communisme a duré beaucoup plus longtemps que le nazisme et a fait beaucoup plus de victimes, mais on en parle beaucoup moins, pour des raisons mystérieuses qu'il faudra étudier. Au moment où je lisais ce *Goulag*, j'ai eu un jour l'occasion de regarder ce que disait sur le sujet l'*Encyclopédie Alpha*, parue en 1970, la grande époque de Soljénitsyne, mais hélas, entre Goujon et Gounod : rien.

Jeudi 9 août 2012. YESTERDAY (air connu). Quand je rêve de Roux, c'est un signe spécial, mais un signe de quoi, tout le mystère est là. Je me voyais cette nuit entrer chez lui en son absence mais avec son autorisation, et dévorer trois belles galettes, que je trouvais dans un placard (c'est désolant, mais même en rêve, je reste intempérant). A peine reparti, le doute m'assaillait : étais-je bien certain de cette permission? Or sur ces entrefaites, je rencontraï justement Fred. Jouant la franchise, je le mis au fait de mon intrusion, et de la sévère

collation. Il n'y voyait aucun problème (je respirai) et se mettait à me causer de chose et d'autre. Je passe les détails. A peine réveillé, je m'en fus consulter son espèce de blog, *Au jour le jour*, que je n'avais pas regardé ces derniers temps. Ce qui m'a tout de suite sauté aux yeux, c'est le lien qu'il a passé l'autre jour vers un article des *Ecrans de Libération*, consacré lundi dernier à Istvan Kantor, alias Monty Cantsin, et au néoïsme, un petit mouvement d'avant-garde artistique mi-blague mi-sérieux remontant à la fin des années 70. Tout un pan du passé me revenait d'un coup. C'est qu'une bonne part de l'article formait déjà la teneur de mes *Lettres documentaires* n° 11 & 12, de mai 1990, et de quelques échos ultérieurs, qui sans doute en leur temps n'ont pas eu autant de lecteurs que *Libé* aujourd'hui, mais parmi eux déjà Fred, et je possède encore dans mes archives le disque en vinyle *Yuppicide* (encore une galette) qu'il a réalisé peu après avec quelques acolytes sous le nom de groupe customisé mais transparent de Monte Catsin (édité par la Galerie de Paris). Je conserve de cette époque des sentiments mêlés. Avec le passage du temps, le côté déconneur du mouvement, disons la tendance Al Ackerman, me reste plus sympathique que son côté gauchiste, disons la tendance Stewart Home, qui devait s'affirmer au fil des ans. A vrai dire j'avais déjà sur le moment des impressions partagées, probablement je n'étais déjà plus «de gauche» mais je ne le savais pas encore, déjà me heurtaient les invectives faciles contre «les riches», car déjà je pressentais cette vérité inaccessible à l'esprit gauchiste, qu'un riche n'est pas forcément quelqu'un de mauvais (je le dis d'autant plus à l'aise qu'avec des revenus me plaçant légèrement au-dessous du seuil de pauvreté, je ne risque pas d'être soupçonné de plaider pro domo) et qu'un pauvre n'est pas forcément quelqu'un de bien. Au fil des années 90, la tendance gauchiste du néoïsme devait s'accentuer et mon agacement avec, notamment quant au concept de Monty Cantsin, «identité multiple» derrière laquelle tout un chacun pouvait se produire, luttant ainsi contre l'individualisme de l'art capitaliste en maintenant l'artiste dans un anonymat de fait (mais en s'arrangeant pour qu'on sache quand même qui c'est, comme l'article de *Libé* en témoigne sans le vouloir). La notion même d'identité «multiple» me paraissait bien contestable, puisque tout à l'inverse il s'agit d'une identité unique, utilisée par plusieurs individus. Quant à son pouvoir de lutter contre le capitalisme des vilains riches qui font des misères aux gentils pauvres, il ne me convainquait pas plus. Je me rappelle qu'un beau jour, mais je ne sais plus en quelle année, la moutarde au nez me montant, je décidai de démontrer scientifiquement l'inanité du principe, en procédant à la création de tracts pestilentiels, notamment xénophobes, que je signai des différentes identités multiples (car entre temps elles s'étaient réellement multipliées, Karen Eliot, Luther Blisset et autres s'étant substitués à Monty Cantsin). Naturellement je n'adressai mes réalisations qu'aux quelques

militants néoïstes les plus en vue. Certains m'en ont voulu, c'était à prévoir, d'autres non et c'est tant mieux. Et puis, tout n'est pas aussi simple que ce que je raconte, si ça se trouve...

Vendredi 10 août 2012. Par simple curiosité, je me demandais qui pouvait bien être et à quoi ressemblait le génie désastreux grâce à qui depuis 1975 le service français d'information routière est affublé du nom ridicule de «Bison Futé». J'apprends que le coupable est le publicitaire Daniel Robert. Visiblement ce criminel a été laissé en liberté et a joui de la plus totale impunité après cet attentat révoltant contre le bon goût.

Vendredi 24 août 2012. ARBRES D'EUROPE. Je ne remercierai jamais assez l'ami qui, cédant à mes prières, avait accepté de m'offrir, voilà une quinzaine d'années, un livre qu'il venait d'acheter pour lui-même, *The Trees of Britain and Northern Europe*, rédigé par Alan Mitchell, abondamment et joliment illustré par John Wilkinson (Collins, 1991). Ce n'était déjà pas la toute première édition de cet ouvrage, qui depuis en a connu d'autres, ainsi qu'une traduction française. Ce guide est un excellent instrument pour l'identification des arbres, et présente par ailleurs la particularité assez rare, dans sa catégorie, d'être en même temps un guide esthétique. En effet l'auteur, dendrologue mais aussi homme de goût, attribue à chaque espèce une note évaluant l'intérêt que peut présenter l'introduction d'un arbre dans un jardin ou dans un parc, en fonction de son aspect général ou d'attraits particuliers comme son feuillage ou son écorce. Je ne me lasse pas de relire, et j'aimerais faire partager à mes propres lecteurs, les indications de la page 8, où est explicité l'ingénieux système de notation divisé en quatre degrés. Je traduis :

I. «*Un arbre de première classe, excellent par la silhouette, la vigueur et le feuillage, présentant souvent de jolies fleurs à profusion ou une belle couleur automnale, et sans défaut notable. Ce sont des arbres de caractère, à choisir pour des emplacements de premier plan ou pour les endroits où l'on ne peut planter qu'un seul ou peu d'arbres.*»

II. «*Soit un bon arbre mais qui manque de personnalité ou de classe évidente, soit un arbre qui pourrait être classé en catégorie I mais qui souffre d'un défaut comme une santé fragile ou un aspect hivernal décharné. Donc bon à planter mais pas dans un endroit en vue.*»

III. «*Un arbre ordinaire, médiocre, plutôt terne, ne présentant aucun aspect brillant, mais pas de défaut grave non plus. Ou bien un arbre présentant quelques attraits mais aussi de graves défauts. Ou encore un arbre de peu d'allure sous le climat britannique mais présentant un grand intérêt botanique ou une brève période de gloire, comme le Cytise d'Adam, et qui pour cela vaut d'être possédé.*»

X. «*Un arbre avec peu de chose ou rien à son avantage. Il y en a de bien meilleurs pour n'importe quel emplacement, et il en existe déjà bien trop de spécimens plantés. Ses défauts se voient tout au long de l'année, comme une silhouette informe, ou pendant toute une saison, comme un feuillage morne.*»

L'auteur précise que «*les Cerisiers japonais des pages 192-193 (qui ont tous I ou II) sont notés pour leurs fleurs seulement, sans quoi la plupart ne mériteraient que X.*» Soucieux d'éviter les vaines polémiques, Mitchell admet qu'«*On peut estimer qu'il y a quelque subjectivité dans ces évaluations. Mais l'auteur considère qu'il sait reconnaître un bel arbre quand il en voit un, et que selon n'importe quel critère esthétique un Chêne hongrois a de la classe, alors qu'un Prunier Pissard n'en a aucune.*» On reconnaît bien là le penchant de l'esthète à l'intransigeance. Cependant, avoue-t-il, «*tout n'est pas toujours aussi tranché, et dans certains cas il est discutable que l'arbre doive être classé en catégorie II ou III.*»

Je m'arrêterai un instant sur cette variété de Prunier dite *pissardii* ou *atropurpurea*, rapportée de Perse par monsieur Pissard au XIXe siècle, et qui depuis prolifère dans nombre de jardins. Je n'ai pas non plus beaucoup de sympathie pour ces arbres, sans pour autant leur vouer le mépris absolu de Mitchell. Je note en passant qu'on les appelle rarement Pruniers Pissard en français, mais plus souvent Pruniers pourpres, peut-être à cause de la consonance du patronyme, d'ailleurs pas plus flatteuse en anglais.

Je me suis amusé à regarder les notes que Mitchell attribue aux arbres dont je possède des spécimens. Il classe en III le Frêne commun et le Noisetier, ce qui me semble surtout justifié pour ce dernier. En II, l'Aubépine monogyne, l'Aulne, le Charme, et le Noyer commun. En première classe l'Alisier torminal, le Cormier, l'Erable champêtre, l'Erable de Montpellier et l'Orme champêtre. L'Alisier est aussi de mes préférés. Je me suis réjoui de lire à son sujet, dans ce bon livre, une indication hypothétique mais propice à la rêverie, selon quoi les lieux où il croît spontanément ont toujours été des bois et n'ont jamais été labourés.

Lundi 27 août 2012. MISHA L'IMPOSTEUSE. En triant mes archives, je retombe sur des articles de 2008 concernant Misha Defonseca. Cette dame née en Belgique en 1937, installée maintenant à Boston en Amérique, a publié en 1997 un récit autobiographique, *Misha: a memoir of the holocaust years* (titre français : *Survivre avec les loups*). N'ayant pas moi-même lu cette oeuvre, je n'en connais la teneur que par ouï-dire : durant la seconde guerre mondiale, alors que l'auteur est petite, ses parents, un juif allemand et une juive russe, sont pris par les nazis et déportés dans l'Est de l'Europe, la gamine est alors placée dans une famille d'accueil catholique chez qui elle ne s'entend bien qu'avec le grand-père

anarchiste, puis elle décide de partir seule à la recherche de ses parents, traversant à pied l'Allemagne, la Pologne et jusqu'à l'Ukraine, survivant un temps grâce à de bons loups qui l'adoptent. Cette histoire extraordinaire devient un best seller, est traduite dans dix-huit langues, encensée par Elie Wiesel et couverte d'éloges par la presse. En 2007, le livre est porté à l'écran par Véra Belmont et Gérard Mordillat, dans un film portant le même titre, et où joue entre autres le fameux comédien humaniste Guy Bedos. L'écrivaine donne encore des détails dans des interviews et va dans les écoles édifier les enfants. Quelques personnes aux USA et en Allemagne avaient déjà mis en doute la véracité du récit. La vérité éclate au début 2008, après que quelques incrédules, dont un certain Serge Aroles, eurent enquêté, et la Mishette, de son vrai nom Monique De Wael, est contrainte aux aveux : elle n'était pas plus juive que ses parents, ce n'est donc pas en cette qualité mais pour leurs activités de résistants que ceux-ci ont été arrêtés, la fillette était bel et bien scolarisée en Belgique au moment où elle est supposée avoir traversé l'Europe, son formidable périple n'a jamais eu lieu, et ses invraisemblables rapports avec les loups sont eux aussi pure invention. Ce scandale étrange en rappelle d'autres, comme l'affaire d'Enric Marco (je songe au couple terrible qu'auraient formé Enric et Misha) ou encore celles de Jerzy Kosinski et de Benjamin Wilkomirski. Le livre de Misha et le film adapté sont toujours en vente, et l'escroquerie juteuse n'a pas valu à l'auteur d'être inquiétée par la justice. Que lui reprocher, en effet ? Qu'une mythomane judéomane veuille se faire juive, ma foi, si les juifs en veulent, où est le problème ? Quant aux milliers de gogos qui ont payé pour gober ses sornettes et continuent de le faire, n'ont-ils pas que ce qu'ils méritent ? Le point le plus putassier de cette imposture est peut-être le discrédit indûment jeté sur les cathos, via les personnages des vilaines femmes qui veulent «imposer la religion catholique» à la narratrice fabulatrice et la menacent, mais après tout, on n'a guère entendu cette communauté se plaindre.

Je ne retrouve plus les savoureuses citations de presse mais, avant de bazarder cette liasse de feuilles, je recopierai quelques réactions publiées sur des forums de lecture : «C'est tellement profond en émotion que j'en ai eu souvent les larmes aux yeux...» ; «C'est le livre le plus extraordinaire que j'ai lu (...) Je le fais découvrir autour de moi en l'offrant à tour de bras!» ; «Après l'avoir lu vous ne verrez plus le monde telle qu'il est!» ; «Le courage de cette petite fille est exemplaire. Bien peu d'adultes auraient pu affronter ce qu'elle a fait pour retrouver l'amour de sa maman. Une leçon de vie pour nous tous.» ; «Etant issue d'une famille juive, ses parents sont déportés et elle est placée dans une famille catholique où elle n'est pas aimée. (...) C'est un témoignage qui respire la sincérité.»

Jeudi 30 août 2012. Ce qui me chagrine, dans les jeux paralympiques, c'est qu'on oublie les handicapés mentaux. Halte à la discrimination! A quand des prix paraNobel de littérature, de physique, de chimie, de la paix, ou une médaille paraFields?

Mercredi 5 septembre 2012. On m'a prêté le mois dernier un livre de Maurice Coyaud, *Sous la banquise*, sous-titré *Triches de vent, tranches de vie* (Nadeau, 2005), que j'ai lu sans déplaisir, sans grande joie non plus. C'est une sorte de fourre-tout dans lequel on a rassemblé des fragments de journaux intimes et des lambeaux d'ethnographie, sans ordre à ce qu'il semble. L'auteur, linguiste et traducteur, se pique d'étymologie et de sciences naturelles, ce qui m'aide à le comprendre. Nous avons d'ailleurs la même sensibilité sur quelques points, comme quand le *Coran* lui paraît un «monument d'ennui», ou quand il juge que la principale révélation de *La leçon de piano* est le cul somptueux de la protagoniste (mais il confond son nom avec celui de la gamine et il la compare à la *Vénus* de Vélasquez, ce qui est plus flatteur pour la *Vénus* que pour l'actrice). Malgré quoi je n'ai guère été emballé par ce livre auquel manque à mon goût un peu de piquant.

Jeudi 6 septembre 2012. Longtemps je n'ai connu de *Manon Lescaut* que le pitch, qui ne m'attirait pas, et la lecture que je viens d'en faire a confirmé cette impression. On pleurniche à mon goût beaucoup trop dans ces pages, où sans arrêt j'avais envie de gifler la petite pute et de botter le cul à son nigaud d'amant. En compensation, le livre a le charme du beau langage de son temps. J'ai été sensible à la façon dont les personnages se parlent. Le jeune chevalier des Grieux et son père se donnent tous deux du Monsieur et je trouve ça très bien. C'est ce que j'aurais dû faire avec mon propre fils, ça nous aurait peut-être évité le désastre. Des Grieux et Manon entre eux passent et repassent du vous au tu et vice-versa sans que l'on saisisse bien comment ça se fait, mais il faut dire qu'ils sont en général si instables, si agités...

Vendredi 7 septembre 2012. LE SEXE D'UNE VILLE. Le roman de *Manon Lescaut* s'achève en Amérique, dans la ville aujourd'hui nommée la Nouvelle-Orléans, mais que l'abbé Prévost appelle «le nouvel Orléans», suivant, je suppose, un usage du temps, qui ne s'est pas maintenu. Cette observation soulève le problème du sexe des villes, ou disons de leur genre, qui n'est pas toujours facile à déterminer. Il ne fait pas de doute quand le nom comprend un article, comme La Rochelle ou Le Mans, ou quelque autre élément déterminant (Saint-Jean, Sainte-Marie). Dans un cas comme Orléans, la chose est moins évidente. Je m'étais déjà posé la question au sujet de Bordeaux. En y repensant, je m'avise de consulter à ce propos un instrument approprié, ma collection de citations, Bordeaux cité citée, comprenant maintenant la somme de 244 entrées. La

plupart du temps, le nom de la ville y est employé sans impliquer de genre. Cependant un certain nombre d'auteurs font de Bordeaux une entité nettement typée. Or la moitié d'entre eux optent pour le masculin, l'autre pour le féminin. Les avis sont donc très partagés. L'indice le plus fréquent est l'emploi d'adjectifs qualificatifs. Dix auteurs qualifient Bordeaux au masculin : Bordeaux peut être débarrassé (Chateaubriand), enveloppé (Dorgan), somptueux (Freustié), nouveau et ancien (Hugo), emmaillotté, maquillé, vêtu et terrifié (Lacouture), seul (Louis), petit et vrai (Reclus), devenu (Rémy), sorti (Siré), profond, chaud et vivant (Trasbot). Sept auteurs seulement qualifient Bordeaux par des adjectifs au féminin : vue et percée (R Camus), mentionnée (Fénié), attachée (A Juppé), belle (I Juppé), bâtie (Moreri), royale (Nerval), située (Schopenhauer). Mais trois autres lui appliquent encore des termes féminins : fille (Schmidt), elle (Valençon), la (Vernière). A quoi tiennent ces choix, que je suppose spontanés? Y a-t-il quelque raison de féminiser ou de masculiniser Bordeaux? La terminaison de ce nom lui donne un vague air de pluriel, et il peut résonner à l'oreille moderne comme un pluriel irrégulier du mot «bordel», ce qui en ferait un masculin pluriel, ou comme la périphrase «bord(s) d'eaux», qui est un cas plus incertain. Il semble en fait dériver de l'ancien nom latin Burdigala, dont j'ignore le sens, et le statut lexical (est-ce un féminin, ou un pluriel neutre, ou autre chose encore?). Dans mon anthologie, parmi les substantifs désignant Bordeaux le plus fréquemment, trois sont féminins (ville, cité, capitale), un masculin (port). Je note qu'on ne saurait parler de «la vieille Bordeaux» mais que l'on dit «le vieux Bordeaux» (Hugo, Ponz), en sous-entendant peut-être «quartier». Ces considérations entretiennent la méditation, sans mener à une conclusion décisive. Je me garderai d'en déduire que Bordeaux est de nature androgyne. Je pense plutôt que les villes font partie de ces entités neutres, qui n'ont guère de genre, que celui que les hommes éprouvent le besoin de leur attribuer, selon l'inclination ou l'humeur du moment.

Mercredi 12 septembre 2012. Samedi dernier dans la matinée, j'ai eu l'occasion de visiter l'intéressante église de Saint-Vincent de Tyrosse, ne comptant qu'une petite dizaine de vitraux historiés, mais sur lesquels se lisent pas moins de six signatures différentes, dont celles de deux verriers qui m'étaient encore parfaitement inconnus, Haussaire de Paris, et Gouffault d'Orléans. Le week-end fut essentiellement gastronomique. Notre hôte de Capbreton nous fit fort bon accueil, et avec lui nous fûmes samedi soir prendre l'apéritif à Saint-Sébastien, puis dîner non loin de là dans le village d'Estigarribia, à la cidrerie Petritegi. C'était pour ma part la deuxième fois que j'avais le plaisir de me restaurer dans ce curieux établissement aux tables nombreuses, mais assez discret pour n'avoir pas d'enseigne. Il y a quelque chose de

primitif dans cette maison où l'on mange à même le plat, avec des couverts mais sans assiette individuelle, assis sur des bancs sans dossier, dans la jacasserie sonore des Espagnols. Mais la nourriture est excellente : saucisse chaude, omelette à la morue, morue frite aux poivrons, côte de boeuf, enfin fromage de brebis accompagné de noix et de pâte de coing, le tout arrosé de cidre à volonté. On va se servir et se resservir le cidre dans une cave attenante à la salle de restaurant et dans laquelle, bien que la porte reste ouverte, règne une atmosphère différente, qui saisit quand on y entre : le bruit s'y entend moins, la température est plus fraîche, et l'air est saturé de l'odeur du cidre. On se sert directement, par de petits robinets, à d'énormes fûts de 20.000 litres. Je recommande ce voyage. Autrefois j'avais lu que de jeunes gens abrégeaient le nom de la ville en San Sebas. Notre hôte pour sa part disait volontiers San Sé, et je crois que c'est d'un usage plus courant. Par hasard, lisant ces jours-ci des nouvelles de Nabokov, je tombe dans «Premier amour» sur le nom de la même ville curieusement écrit sous une forme hybride hispano-française, San-Sébastien, par erreur peut-être, ou dans une intention qui m'échappe.

Dimanche 16 septembre 2012.

«- Est-ce une vérolte?

- Non, sire, c'est une vérolution.

- Oh, putain!»

Mardi 18 septembre 2012. Contrairement à mes habitudes, je me suis laissé captiver par une bande dessinée, espagnole de surcroît, parue d'abord en français sous le titre *Rides* (Delcourt Productions), mais que j'ai lue pour ma part dans la version castillane *Arrugas* (Astiberri Ediciones). L'auteur Paco Roca a réussi là un livre assez beau sur un sujet pas beau, la démence sénile. L'histoire, qui raconte l'amitié s'établissant entre deux pensionnaires d'une maison de retraite, sert de prétexte à une série d'anecdotes sur la maladie d'Alzheimer. Le sujet inhabituel et peu engageant a le mérite de nous changer de la niaiserie si commune dans ce genre graphique. On ne rit pas mais on sourit, plutôt amèrement, devant cette oeuvre à la fois sympathique et déprimante.

Samedi 22 septembre 2012. Je ramasse les escargots à l'occasion, pendant mes vacances d'été à la campagne. J'en accumule en moyenne une centaine, et à l'automne je les confie à une master chef qui sait les transformer en un plat succulent. Cette année ils étaient rares, et en arrivant à la fin août je n'avais qu'entre trente et quarante bestioles, que je maintenais captives dans un grand pot en argile, placé au pied d'une haie. La veille ou l'avant-veille de mon départ, puisqu'il en était ainsi, j'ai décidé de remettre les pauvres cagouilles en liberté. Pour ce faire, je me suis contenté

d'ôter de sur le pot son couvercle en grillage, laissant ainsi aux prisonniers le loisir de s'évader et de se disperser dans les arbustes à l'entour. Le jour même du départ, faisant un dernier tour du jardin, j'ai souri en constatant la nonchalance légendaire des escargots : pas un n'avait bougé, ils étaient encore tous collés à la paroi intérieure du pot. De passage ce week-end après trois semaines d'absence, je vois qu'il en reste cinq à n'avoir toujours pas décollé. Le flegme, à ce degré, m'étonne.

Mardi 25 septembre 2012. Passant l'autre jour devant une télé, j'ai vu que *Questions pour un champion* existe encore. Cette émission bête mais pas la plus idiote survit ainsi depuis bien quatre ou cinq lustres. Longévitité d'autant plus étonnante, dans l'ambiance idéologique d'aujourd'hui, que les participants ne brillent pas beaucoup plus que jadis par la diversité ethnique, à ce que j'ai pu voir. Je me demande à quoi ça tient. Mais à la place de Julien Lepers, je me ferais du souci.

Vendredi 28 septembre 2012. Lu et approuvé *Autres rivages*, l'autobiographie de Vladimir Nabokov, ouvrage excellent quoiqu'un peu agaçant par moments, car l'auteur, comme on dit, se la pète volontiers. N'ayant pas de commentaire particulier à faire, j'évoquerai cependant deux détails de la traduction. Les «hirondelles riveraines» du chapitre III (p 92 de l'édition de poche en Folio) sont probablement ce qu'on appelle en fait des «hirondelles de rivage». Quant à la «forêt de pluie» du chapitre VI (p 175), si cela traduit «rain forest», il me semble qu'on dit plutôt «forêt humide».

Mercredi 3 octobre 2012. Cela n'a pas grande importance mais par scrupule je voudrais dénoncer une observation que j'ai faite en décembre dernier, selon laquelle il ne pleuvait jamais dans mes rêves, car j'ai fini par en faire un à la fin duquel il tombait une pluie pas très forte mais évidente, et d'ailleurs rafraîchissante.

Mercredi 10 octobre 2012. Un gigantesque coup de massue fiscal suscite toujours moins de remous médiatiques et sociaux quand il est asséné par des bras socialistes, des bras philanthropiques. De même les restrictions imposées à la gabegie «culturelle». On voit bien que ça tousse un peu à gauche, mais sans comparaison avec les hurlements qu'aurait déchaînés les mêmes mesures, prises par la droite «néo-libérale» diabolique.

Lundi 15 octobre 2012. Une virée improvisée samedi m'a permis de compléter ma connaissance des églises du Bassin en en visitant deux, dont j'avais jusqu'alors trouvé la porte close, celles du Teich et d'Audenge. Certaines églises intéressent par leur vitrage composite réalisé au fil du temps par

différents verriers, ces deux-là au contraire présentent chacune un bel ensemble homogène d'une quinzaine de vitraux dus à un seul atelier. Ceux du Teich proviennent de chez Mauméjean F(rère)s, dont la signature apparaît sur deux d'entre eux. Ils sont sans millésime, mais peuvent être datés d'après la première guerre mondiale, comme en témoigne celui qui se trouve le premier à droite en entrant, intitulé «Les deux sacrifices» et sur lequel figure la rareté d'un personnage ni antique, ni médiéval, en l'occurrence un poilu gisant. Les vitraux d'Audenge sont clairement datés de 1878, et sur au moins deux d'entre eux est tracé le monogramme HF, à quoi l'on reconnaît Henri Feur. Il y a derrière le choeur une série de six lancettes légendées, dont la première et la dernière ont malheureusement le bas assombri par quelque chose qui fait écran, si bien que l'inscription est illisible. Une sorte de fatalisme me gagnant avec l'âge, je ne tentai aucunement de voir si l'on pouvait remédier à cet inconvénient, ne sollicitant pas même l'aide de la personne bienveillante qui, voyant que je contemplais les vitraux, vint maladroitement me demander si je souhaitais qu'elle allume les lampes, à quoi je me contentai de refuser poliment, sans essayer d'expliquer que quand on veut contempler des vitraux, les lampes ne nous aident pas mais nous font chier. Malgré quoi cet après-midi fut un moment de pêche iconographique miraculeuse. Un destin favorable me prodiguant ses faveurs, je devais ce soir-là dîner d'un beau mulot, excellemment préparé, accompagné et arrosé. Ce poisson délicieux me rappelait un souvenir du catéchisme, la curieuse démonstration que nous avait présentée l'abbé Jardel, pour expliquer qu'il ne croyait pas beaucoup à l'ascèse de manger du poisson : «Je préfère, nous avait-il confié, manger du poisson, surtout si c'est une bonne daurade, plutôt qu'une côtelette, surtout si c'est une côtelette de hanneton!»

Jeudi 18 octobre 2012. Il faut savoir ce qu'on veut. Ce que je reprocherais à la police française, ce n'est pas tant sa rudesse de jadis à réprimer les égorgeurs du FLN, que sa mollesse à mater le crime de nos jours. On peut au moins se dire que si l'on envoyait les policiers de Charonne rétablir l'ordre républicain dans les «banlieues» ou dans la Corse d'aujourd'hui, la racaille ne plastronnerait pas autant.

Samedi 20 octobre 2012. En feuilletant un livre sur les Indiens d'Amazonie (*O índio, um mito brasileiro*, d'un certain Luiz Beltrão, 1977), je suis tombé sur une photo, de celles qui témoignent des premiers contacts entre les Brésiliens et la tribu forestière des Kreen-akrore, dans les années 70. La légende ne dit rien de ce qui me semble frappant dans cette photo, à savoir que ce bel Indien au corps athlétique a beau être nu, bronzé, porter des flèches et avoir les oreilles percées, il a une tête de blanc. Il n'a pas du tout l'air vaguement asiatique des Indiens «normaux», mais les traits de

l'homme blanc qu'il est probablement, au moins en partie, suite à Dieu sait quel métissage, enlèvement, ou autre accident. Cette image d'un blanc sauvage, ou d'un sauvage blanc, me fascine.

Dimanche 21 octobre 2012. Je tire de mes bois une rente psychique importante, quoique le bénéfice matériel soit maigre, quelques bûches, des broutilles, et je me dis parfois qu'avec ces arbres je suis surtout producteur d'ombre, ce qui n'est pas si mal. L'ombre est un bien que l'on ne palpe ni ne stocke, il faut la déguster sur le moment et sur place, mais elle garantit des assauts du Gros Blond avec un charme exquis, à la belle saison.

Lundi 22 octobre 2012. Le genre de phrase encourageante, que l'on trouve en lisant le journal (en l'occurrence *Sud Ouest* d'aujourd'hui, édition Gironde, p 13) : «Les deux hommes [des voleurs] tous deux sans domicile fixe, ont été remis en liberté à l'issue de leur garde à vue. Ils seront convoqués ultérieurement devant le tribunal correctionnel de Bordeaux.» On sent là tout le zèle de la justice actuelle...

Mardi 23 octobre 2012. J'ai passé une soirée à feuilleter les six cent et quelques pages d'un volume de dessins d'un certain Adolph von Menzel. J'ai beaucoup aimé, c'était un bon moment. Au plaisir des images s'ajoutait la mesquine satisfaction de constater que mon peu d'allemand me suffisait à déchiffrer au moins 75 % des légendes.

Jeudi 25 octobre 2012. SOUVENIR PRECIS MAIS VAGUE. Je me rappelle qu'il y eut un jour dans mon enfance, où j'eus tout à coup le sentiment que j'avais gardé jusqu'alors le souvenir exact de tout ce qui s'était passé dans le cours de ma vie, et que j'aurais pu en relater toute la succession, mais que soudain je perdais prise sur cette quantité de mémoire, qu'il s'était maintenant passé trop de choses pour que je me les remémore toutes exactement. Je crois me souvenir plus précisément du moment, une fin d'après-midi, et du lieu, quelque part devant la résidence collective où j'habitais, ainsi que les petits camarades avec lesquels je me trouvais, mais il me semble que cette révélation soudaine était un événement purement intérieur, sans lien avec les circonstances. Si c'était bien à Bergerac, j'avais alors déjà au moins sept ou huit ans d'existence, ce qui n'est pas rien. Je me dis que cette impression, si je l'ai réellement éprouvée à cet âge, était probablement illusoire, mais je ne saurais préciser, dans ce cas, ce qui s'est produit dans mon esprit à cet instant.

PS. Un lecteur me suggère de trouver un nom pour ce phénomène. Ce n'est pas facile. Je songe à : la sensation de la mémoire primordiale débordée. Si quelqu'un a une autre idée...

Lundi 29 octobre 2012. Une perfection du lexique anglais (mais il en est d'autres) se trouve dans les noms des points cardinaux. Il y a un parfait équilibre typographique, c'est à dire le même nombre de lettres, dans East et West, de même que dans North et South. J'aime.

Mardi 30 octobre 2012. Je contemplais l'autre jour la voyante croix gammée, qui s'étalait sur la couverture d'un numéro du *Nouvel Observateur*. En considérant la géométrie si particulière de cet ornement, je m'avisai qu'on pouvait le représenter sous la forme d'un carrelage, et que la formule minimale, à cet effet, était un carré de 25 éléments, disposés en cinq rangées de cinq. La svastika elle-même occuperait 17 éléments de l'ensemble, et les vides seulement quatre paires de carreaux, soit huit au total. Entraîné dans la rêverie, je songeai à la possibilité de former, dans un coin de jardin, un dallage sur ce modèle, en utilisant les dalles en ciment gravillonnées de 40 x 40 cm qui se vendent dans les bricoleries. Il faudrait bien sûr se contenter des couleurs peu contrastées des matériaux du commerce, comme du gris moyen ou du jaune sable. Mais on réaliserait ainsi une petite terrasse de 2 x 2 mètres carrés, idéale pour épouvanter des invités humanistes.

Mercredi 31 octobre 2012. Dernièrement j'ai lu et bien aimé la vie de *Pierre le Grand* (1672-1725) par Henri Troyat (1911-2007). Voilà le genre de petit plaisir que l'on peut s'accorder tranquillo quand on n'est pas assujetti à la superstition marxiste comme quoi la biographie c'est mal, parce que la biographie s'intéresse à l'individu et que l'individu c'est mal, surtout que l'individu assez hors du commun pour intéresser un biographe et son lectorat est en général tout le contraire de la fourmi communiste dans la fourmilière idéale. Mais je m'égare. La démesure et la bizarrerie de Pierre le Grand en font sans doute un sujet de choix pour le scribe, avec sa taille et sa force colossales, sa goinfrerie et son ivrognerie, son goût peu aristo pour le travail manuel et notamment la charpenterie de marine, sa fascination de barbare pour le raffinement de l'Occident, sa cruauté envers même ses proches. On pressent dans son despotisme progressiste, ce qu'il a pu y avoir de particulièrement russe dans la tyrannie soviétique. Ou c'est une impression. Je savoure dans ce livre (enfin, je savoure... et je m'en effraye!) les effarants caprices du destin, par quoi maints grands personnages finissent massacrés à coups de trique et dépossédés, quand au contraire d'humbles manants sont propulsés au sommet du pouvoir, telle la tsarine Catherine, au départ simple servante, et les nombreux amants de ce roi bisexuel (ainsi doit s'expliquer, me dis-je maintenant, la mystérieuse ascension sociale du jeune Devier, qui m'avait intrigué l'an dernier). Or donc la magie du cul

est un facteur non marxiste de l'histoire, mais pas moins agissant.

Samedi 3 novembre 2012. L'*Anthologie de l'humour noir*, composée par André Breton, me paraît dans l'ensemble plutôt emmerdante.

Lundi 5 novembre 2012. Vu *Agora*, d'Alejandro Amenabar (2009). Ce péplum réalisé avec les moyens énormes du genre a pour propos principal de présenter les chrétiens comme une meute de brutes et d'ordures, dépourvues de tout sens moral, ennemies de la culture et assoiffées de meurtre. Le sujet a été soigneusement choisi pour illustrer cette cause, car le film est centré sur le personnage d'Hypathie, une astronome égyptienne qui aurait été lapidée par des chrétiens, et qui présentait ainsi le profil idéal d'une icône martyre, dans l'Espagne socialo-féministe où le premier ministre Zapatero nommait une femme enceinte ministre de la défense, «ridiculisant ainsi son armée et faisant savoir au monde entier que son pays n'avait aucune intention de se défendre», comme a fait remarquer un polémiste. Les mêmes infâmes barbares chrétiens auraient mis le feu à la bibliothèque d'Alexandrie, bien que sur ces faits lointains le cinéaste savant ait des certitudes que ne partagent pas les historiens, qui débattent prudemment des circonstances de l'incendie, de l'époque où il eut lieu, et de l'existence même de l'établissement. Dans ce théâtre de marionnettes moderne qu'est le cinéma, la propagande anti-chrétienne n'est certes pas rare, au moins comme ingrédient secondaire. Ce qui étonne dans ce film, c'est la franche brutalité du propos, asséné sans nuance, et avec une rhétorique d'une pauvreté risible: les leaders chrétiens ont naturellement d'horribles trognes grimaçantes, et la foule chrétienne est uniformément vêtue de noir, au contraire des concitoyens païens et juifs, bien plus humains et vêtus plus clairement. Il y a même des plans de vue aérienne, où les tourbillons de la foule en émeute suggèrent à l'évidence le grouillement d'une horde de rats. On imagine sans mal le tollé que susciterait une attaque aussi violente et manichéenne, si elle était appliquée aux juifs ou aux musulmans. Mais comme chacun sait, le christianisme est aujourd'hui une cible facile, sur laquelle on peut cracher sans danger de se prendre en retour un bon pain sur la gueule. Amenabar ne m'avait déjà pas emballé par le sujet vaseux de deux autres films, il achève là de me dégoûter. E.

Mardi 6 novembre 2012. Vu *Tous les matins du monde*, d'Alain Corneau (1991). Cette histoire d'un austère gentilhomme veuf, janséniste, misanthrope et mélomane n'était pas un sujet facile à choisir pour le cinéma, le succès du film en est d'autant plus méritoire et reconfortant. Comme beaucoup de bourgeois culturels, le réalisateur était paraît-il communiste, proche même d'une secte trotskiste, mais fort heureusement

cela ne se sent pas dans le film. Le protagoniste est campé par un Jean-Pierre Marielle magistral, auprès de qui les Depardieu père et fils ont pâle figure. La fille aînée est bien jouée, il y a une courte apparition de Michel Bouquet. Les décors et les dialogues sont bien. B.

Mercredi 7 novembre 2012. Tiens, les journalistes ont encore gagné les élections américaines...

Jeudi 8 novembre 2012. Cela ne saute pas aux yeux de prime abord, mais SOS RACISME a pour anagramme O CRS SS AMIE. Dans le fond, ça ne m'étonne pas tellement.

Samedi 10 novembre 2012. J'ai passé une soirée à feuilleter un recueil de textes d'un écrivain argentin, *Estampas de Buenos Aires*, paru dans ladite ville en 1946. Dans cet album de grand format je n'ai rien lu car j'étais seulement attiré par les illustrations, des dessins à la plume me semble-t-il, dus à une certaine Marie Elisabeth Wrede. Il y avait là de belles vues de la capitale, de ses avenues et de ses parcs. Mon attention était retenue en particulier par les images où le paysage comprenait à la fois des éléments urbains modernes, comme de grands édifices, et des lambeaux de la campagne survivante, une maisonnette devant laquelle est attaché un cheval, une ligne de barbelés, des poules, un petit pont. Un aspect ingrat dans la conception de ce livre est que les dessins sont disposés tantôt verticalement, tantôt horizontalement, ce qui m'obligeait à manoeuvrer sans cesse le grand volume, mais j'étais ému de promener mes doigts et mon regard sur les pages qui n'avaient encore jamais reçu d'autre visiteur, puisque j'avais dû les couper pour les ouvrir. Le style des dessins n'était pas tout à fait à mon goût, manquant de la fermeté de trait ou de la précision qui les aurait rendus parfaits, malgré quoi ils possédaient une petite qualité d'envoûtement indéniable et qui m'a fait passer un bon moment.

Mercredi 28 novembre 2012. Il y a des dates que j'ai décidément du mal à retenir mais enfin ce matin, entendant la radio annoncer qu'on était le 28 novembre, je me suis demandé si ce n'était pas ce que je croyais, et vérification faite il s'agit en effet de l'anniversaire de mon père, qui aurait aujourd'hui 79 ans. Je pense à lui.

Jeudi 29 novembre 2012. Pour les besoins d'un article, j'ai relu récemment les *Tratados da terra e gente do Brasil* (traités de la terre et des gens du Brésil), écrits dans les années 1580 par le jésuite Fernão Cardim. Ils ne sont pas l'oeuvre d'un grand styliste, mais charment par leur enthousiasme descriptif, parfois leurs tournures. J'ai remarqué que Cardim, parlant des flèches empoisonnées, les nomme *frechas ervadas*, soit des flèches «herbées». J'ai senti

la plus vive sympathie pour les Indiens en lisant que «*são muito coitados sem fogo*», c'est à dire qu'ils «sont très malheureux quand ils n'ont pas de feu», exactement comme moi. Et j'ai trouvé une belle phrase pour ma collection de citations sur Bordeaux : «... en arrivant à la hauteur de la Rochelle, ils rencontrèrent une petite barque sans pont où étaient trois pêcheurs bretons qui, revenant de vendre leur poisson à Bordeaux, avaient été égarés et malmenés par une tempête; les Français mirent leur chaloupe à l'eau et allèrent s'en prendre aux pauvres pêcheurs, qu'ils rouèrent de coups et dépouillèrent de leur argent et de tout ce qu'ils possédaient.»

Vendredi 30 novembre 2012. J'ai déposé ces derniers mois une quantité de mes notes de lecture récentes ou anciennes sur les sites spécialisés Goodreads (sous mon nom propre) et Babelio (sous le nom Misanthropologue) (parce que bizarrement le site anglophone accepte mon nom porteur d'un accent aigu, mais pas le francophone). Une fois sur place il y a moyen de ranger les notices par ordre chronologique, alphabétique etc. Je n'aime pas beaucoup certaines fioritures comme les médailles gnanngnan chez Babelio, mais ces sites fournissent des moyens utiles de stocker des données.

Dimanche 2 décembre 2012. Titres.

Un guide gastronomique africain potentiel : le *Togault et Millau*.

Un guide gastronomique japonais potentiel : le *Go et Miyo*.

Lundi 3 décembre 2012. Il s'est développé en Occident un amour général et immodéré (quoique peu réciproque) pour l'Autre (l'étranger, le différent, le minoritaire etc). Je cherche un nom pour cette nouvelle religion, ce culte de l'Autre : l'altérophilie, peut-être?

Mardi 4 décembre 2012. Les phrases qui rassurent dans le journal (suite) : «L'agresseur fera prochainement l'objet de poursuites devant la justice». Mais pas tout de suite, hein, pas de précipitation...

Mercredi 5 décembre 2012. Mon avis sur le mariage homosexuel.

Je trouve le mariage des homosexuel(le)s inutile, absurde, ridicule et néfaste.

Je ne dis pas que je ne changerai jamais d'avis sur la question, mais jusqu'à présent les arguments des homosexistes ne m'ont pas convaincu (je parle des vrais arguments, pas des injures, insinuations et calomnies que les hétéros se font balancer dans la gueule sans arrêt).

Je suis d'accord avec les homosexuels qui ne sont pas d'accord avec le mariage homosexuel, et à qui les médias ne donnent guère la parole (voir par exemple l'excellent communiqué n° 1477 du Parti de l'in-nocence).

Je trouve très bien que les homosexuels aient conquis en Occident le droit qu'on leur foute la paix, mais la revendication du droit au mariage et à l'adoption me paraît abusive, comme un caprice d'enfant gâté ou d'extrémiste fanatique.

Je pense que contrairement à ce que certains prétendent, on ne choisit pas d'être homosexuel, pas plus qu'on ne choisit d'être hétéro. Tout au plus peut-on choisir d'assumer cette disposition ou de ne pas la cacher, mais on ne choisit pas d'éprouver l'attirance homosexuelle. C'est pourquoi je ne respecte pas le choix des homosexuels, qui n'existe pas, mais leur condition, qui n'est pas un choix.

J'observe par ailleurs que l'homosexualité étant essentiellement stérile, on peut considérer que si tout le monde devenait homosexuel, l'humanité cesserait d'exister, alors que si l'homosexualité n'existait pas, l'humanité ne disparaîtrait pas pour autant. Mais je ne vois pas que cela soit un problème, étant donné que la condition homosexuelle a toujours été et restera très minoritaire, et que de toute façon l'humanité actuellement est plus menacée par sa fertilité que par sa stérilité.

J'estime donc que la condition homosexuelle, que personnellement je n'envie pas, n'est cependant pas en soi indigne mais respectable, et ma foi, si des personnes de même sexe ont envie de jouer entre elles au monsieur et à la dame, c'est leur affaire et l'on n'a pas à s'y opposer, pas même par la moquerie.

Le problème principal que je vois au mariage homosexuel, c'est que si on l'autorise, on n'a plus de raison de ne pas autoriser aussi l'adoption d'enfants par des couples homosexuels, ce qui est une autre affaire, car précisément ce n'est plus seulement l'affaire dudit couple mais aussi l'affaire de l'enfant. En revendiquant un tel droit on se soucie plus du désir des prétendants à l'adoption, que de l'intérêt de l'enfant adopté.

Que les aléas de la vie fassent que de fait un certain nombre d'enfants viennent à être élevés par un ou des homosexuels, c'est inévitable. Mais il me semble qu'à un enfant élevé sans avoir une mère et un père, il manque quelque chose de fondamental et d'irremplaçable. C'est pourquoi ériger ce qui peut être des circonstances accidentelles en condition normale, bénéfique et suffisante me paraît une erreur.

Il est plus grave encore que le droit des couples homosexuels à adopter entraîne la négation de la notion naturelle de père et de mère, qui devrait être remplacée par celle de parent 1 et parent 2. Cela serait absurde et je ne verrais là rien qui ressemble à un progrès.

Je sais qu'il existe parmi les homosexuel(le)s des gens sérieux, et bien des artistes que j'admire, mais j'observe que les excités qui se livrent à des manifestations publiques obscènes, comme la gay pride en donne souvent l'exemple

grotesque, ne se signalent pas comme les personnes les mieux indiquées pour élever des enfants.

Sur ces questions de forme, je pense aussi que les personnes qui s'embrassent ostensiblement ou se dénudent publiquement, homos comme hétéros, ne font pas preuve de liberté mais de vulgarité.

Le mariage homosexuel et ses conséquences comme l'adoption me semblent être un problème de société assez grave pour devoir être soumis au vote des citoyens.

Les soi-disant sondages selon lesquels une majorité de la population française serait favorable au mariage homosexuel, et plus encore à l'adoption homosexuelle, relèvent à mon avis du pur enfumage. Le seul moyen honnête de trancher est le référendum.

L'argument selon lequel il n'y a pas besoin de référendum puisque le mariage homosexuel faisait partie des projets annoncés du nouveau président élu est évidemment un sophisme idiot. Il est certain que sur les dizaines de mesures contenues dans un programme, le choix de la majorité des électeurs se fait sur les promesses salariales et fiscales, et non sur des questions sociétales improbables et qui sont loin de faire l'unanimité.

Je précise que ne croyant pas aux révolutions, de droite comme de gauche, et les ayant même en horreur, je ne suis guère extrémiste mais au contraire modéré, et plutôt pacifique. Je précise aussi que tout en étant de culture chrétienne, je suis un parfait agnostique. Mes opinions sur la question évoquée n'ont donc rien à voir avec un quelconque dogme religieux. Je pense d'ailleurs que la perspective du mariage homosexuel doit susciter chez nombre de croyants des bélements d'aise.

J'expose ces opinions avec franchise mais sans animosité, sans intention de heurter. J'ai de toute façon la conviction que les carottes sont cuites, les mariagistes vont gagner, ils ont avec eux les médias, qui sont le vrai pouvoir d'aujourd'hui.

Jeudi 6 décembre 2012. Mon avis sur le mariage homosexuel est exactement le contraire de celui de Didier Lestrade, mais nous apprécions les mêmes artistes (Hubert Duprat, Richard Long, Andy Goldsworthy). Si l'on venait à se rencontrer, on pourrait toujours causer sculpture.

Vendredi 7 décembre 2012. Oncle Talmont, qui ne sait plus où les mettre, m'a passé l'autre jour une poignée de livres (Besson, Cau, Jouhandeau, Léal, Millet, Naipaul, ah, ça fait pile un alexandrin). Les deux que j'ai lus en premier, le Patrick Besson (*Come Baby*) et le Richard Millet (*Brumes de Cimmérie*) avaient des traits communs, la substance autobio, un certain exotisme ingrat (le Liban en ruines, la Thaïlande caniculaire), un certain mode de vie (on ne loge qu'à l'hôtel, on ne mange qu'au resto, on ne se déplace qu'en taxi), la

recherche de l'enfance (thème central chez Millet, vague prétexte chez Besson mais affiché en couverture, «On ne vient pas en Thaïlande pour assouvir ses besoins sexuels, mais pour voyager dans sa jeunesse avec la faculté de l'arranger à son goût», hum). Les deux mélangent différents plans temporels : Millet rapporte des souvenirs de voyages et de séjours plus ou moins récents ou anciens entre lesquels on se perd un peu mais c'est peut-être l'effet voulu, Besson tresse deux histoires, une liaison de quelques années avec une maîtresse et un reportage de quelques jours en extrême Orient, auxquelles il consacre en alternance un paragraphe puis un autre. Les deux textes sont empreints de mélancolie et m'ont laissé une impression analogue de livres bien conçus et bien écrits mais sur un ton plutôt lugubre et quelque peu déprimant. Chez Besson le récit est alourdi en outre par la teneur pesamment sexuelle. Il encule sa maîtresse parce qu'elle lui tournait le dos, et propose à deux jeunes putes thaïes de baiser entre elles devant lui, ce qu'elles refusent avec horreur. Ces fantaisies ne me viendraient pas à l'esprit, et si d'aventure cela m'arrivait par égarement, je n'aurais pas l'idée de publier la nouvelle, mais chacun voit midi, n'est-ce pas...

Samedi 8 décembre 2012. J'ai bien aimé *L'agonie de la vieille*, de Jean Cau. La vieille, c'est la démocratie au lendemain de mai 68. Il y a dans ce pamphlet un curieux mélange de fureur et de flegme, l'auteur n'épargnant pas les coups de griffe bien envoyés à la «contestation», tout en se laissant mollement porter au hasard de l'inspiration, sans suivre un plan précis. Je mesure sa qualité de causeur par exemple au fait qu'il s'éloigne à un moment du propos principal et consacre une quinzaine de pages (85-100) à un sujet qui a priori ne m'intéresse pas du tout, sa passion du jeu, or c'est un passage totalement magnétique, peut-être le meilleur du livre. En lisant certaines remarques, je repense à la confidence d'un vieil ami maintenant disparu, selon qui Jean Cau était homosexuel. Cet ami me priait surtout de n'en rien dire, car il devait se figurer que l'inversion était encore de nos jours un sujet de scandale ou de honte, alors que tout au contraire c'est devenu quelque chose comme un titre de gloire, et l'on remplit même les rues de bruyantes parades pour se vanter d'en être. Cau n'en a rien dit lui-même, que je sache, mais en effet bien des propos dans ce livre et dans d'autres prennent un sens particulier, lus sous cet angle. Cela pour moi n'ajoute ni ne retranche rien à son charme, il m'importe avant tout qu'un auteur ait du style, et Cau n'en manquait certes pas.

Dimanche 9 décembre 2012. Le rayonnement international d'une grande ville moderne se lit par exemple, un dimanche de vide-grenier au fin fond de la campagne française, au nombre de chalands coiffés d'une casquette arborant le monogramme des initiales de New York.

Lundi 10 décembre 2012. Une idée de titre : *La réaction qui vient.*

Mardi 11 décembre 2012. Il y a longtemps de cela, la première fois où je m'étais enhardi à charger une caisse de bouquins sur mon porte-bagage, pour aller les vendre à la sortie d'une cantine universitaire, il y avait dans le lot un livre de poche sur le cinéma italien, sujet assez populaire alors, mais écrit en italien, ce qui rendait la marchandise très improbable, et je me disais que celui-là serait le moins facile à vendre. Or ce fut précisément l'un des deux livres achetés par mon premier client.

Jeudi 13 décembre 2012. Halte aux discriminations. Je me demande si, au nom de l'égalité des droits, on ne devrait pas permettre aux gauchers de rouler à gauche.

Vendredi 14 décembre 2012. J'aime bien Bukowski et j'aime bien les journaux d'écrivains, aussi je pensais me donner un plaisir au cube en lisant le journal écrit par Bukowski dans ses dernières années, de la mi-91 au début 93, *Le capitaine est parti déjeuner et les marins se sont emparés du bateau*, or j'ai été un peu déçu, peut-être parce que j'en attendais trop, ou parce que c'est en effet un livre assez inconsistant, dans lequel on a souvent l'impression que l'auteur n'a pas grand chose à dire et se force à blablater pour remplir un contrat. Mais ça se laisse lire.

Je savais le goût de Charlie pour les courses de chevaux, mais je réalise ici la place énorme qu'elles tenaient dans sa vie : il y passait l'après-midi tous les jours, et en parle donc beaucoup. Je remarque une scène où il se trouve à la cafétéria de l'hippodrome, installé à côté d'une table dont la télévision hurle au point qu'excédé, il songe à intervenir pour «les prier de baisser le son. Mais ce sont des blacks qui m'accuseraient forcément de racisme.» Je suis frappé de voir dès cette époque le chantage anti-raciste faire partie de l'ambiance au point qu'un écrivain, avec il est vrai le franc-parler de Bukowski, puisse en faire ainsi la remarque en passant, sans esprit de polémique, comme une simple notation sur le décor ou le temps qu'il fait. Sur ce plan là aussi l'Amérique nous a devancés.

Il y a une soirée où il se laisse entraîner à un concert de rock, genre musical qu'il a en horreur. Comme les vedettes se répandent en imprécations anti-bourgeois, il fait observer «qu'en dépit de leurs proclamations, un groupe qui ramasse les millions à la pelle appartient de fait à la bourgeoisie». A quelques jours près, je lis Jules Renard jugeant déjà en son temps que «L'horreur des bourgeois est bourgeoise». Je me suis souvent fait la même réflexion, depuis mes amitiés de jeunesse : que de rebelles fils à papa! Au contraire chez les prolos, la bourgeoisie n'était pas un ennemi mais un but, d'où des

malentendus interminables, ou juste minables, et ce n'est pas fini...

Samedi 15 décembre 2012. FANTAISIES EXOTIQUES.

Vasco de Gamagellan.

L'Amérique du Sucre.

La cordillère des Ondes.

Lundi 17 décembre 2012. Je n'avais jamais lu Jouhandeau, j'ai été enchanté de le découvrir au hasard de ce petit volume XXV de ses *Journaliers*, intitulé *La mort d'Elise*, et couvrant la période d'octobre 1970 à septembre 1971, au cours de laquelle donc décéda l'épouse, qui depuis des années n'avait plus pour lui que haine et mépris, et faisait en sorte que ni lui ni quiconque n'ignore la vivacité de ces sentiments, jusqu'aux derniers instants. Marcel donne sans gêne quelques détails qui permettent de juger de la situation, comme le salon où était leur seul téléviseur, où monsieur était interdit de séjour, et dont madame seule détenait la clé, ou encore la découverte post mortem des économies énormes qu'elle avait accumulées pour elle au fil des ans, alors même qu'il était plus d'une fois obligé de vendre ses biens pour assurer leur subsistance. On se demande comment il a pu supporter si longtemps une relation aussi ingrate et humiliante. Lui-même évoque l'obligation morale qu'il éprouvait de respecter le sacrement du mariage, auquel il avait accepté de s'engager. Certains hommes, ensorcelés par une mauvaise femme, lui restent fidèles par faiblesse, parce qu'ils préfèrent être malheureux mais en compagnie que d'être seuls. Ce ne peut être le cas de Jouhandeau, qui n'était pas attaché sentimentalement, et courait les garçons, raison probable de la mésentente. Aussi l'argument de la loyauté au serment paraît-il croyable.

J'apprécie la retenue, le détachement dont l'octogénaire fait preuve en évoquant ces misères, apaisé peut-être en constatant que le cauchemar est fini, qu'il peut occuper tranquillement sa maison, et jouir de la présence radieuse du petit garçon adoptif, qui illumine visiblement ses vieux jours. Son genre de caractère et sa droiture morale me le rendent sympathique. Sa mentalité traditionnelle lui fait considérer l'homosexualité comme un égarement, il en souffre, il râle contre saint Paul qui y voyait la source de tous les péchés, lui-même sent bien que l'on peut être homo mais digne et vertueux, on voudrait être là et le rassurer, lui donner raison.

Il y a une page très frappante où il transcrit la lettre qu'il reçoit d'un jeune homme, qui ne donne pas d'adresse. Parce que l'auteur, dans certaines oeuvres, s'opposant à la conception freudienne du complexe d'Oedipe, a mis en doute la tendance incestueuse des rapports mère-fils, cet épistolier apporte le témoignage de sa propre expérience, révélant que quand il était ado sa mère souvent le branlait et le suçait, et a fait de même avec ses frères. Marcel s'en déclare

horrifié, je suis moi-même interloqué, je m'interroge entre autres sur les circonstances : y avait-il dans la maison un père de famille, et savait-il?

J'évoquerai enfin une anecdote plus légère. Un beau soir un «colibri» échappé de quelque part vient frapper à la vitre, puis entre dans la maison quand on lui ouvre la porte. Le domestique parvient à le prendre, et l'enferme avec les deux tourterelles. Cela m'a étonné, car à ma connaissance les colibris sont des oiseaux tropicaux, qui ont grand besoin de chaleur, or on comprend que la cage aux tourterelles se trouve à l'extérieur, dans le jardin, et la scène a lieu en novembre. Quelques pages plus loin, on signale encore que ledit colibri ne se porte pas mal. Mais au mois de juillet suivant, quand il finit par s'échapper, c'est devenu un bengali, ce qui n'est plus la même chose. Parce qu'il est âgé, ou qu'il n'y connaît rien, ou parce qu'il s'en fout, Marcel ne corrige pas. En me renseignant sur la question, j'apprends que les bengalis eux aussi craignent le froid, moins toutefois que les colibris, et je lis sur le net que des colonies de bengalis fugitifs ont vécu en liberté sur les rives de la Loire entre Orléans et Blois de 1965 à 1971, après quoi le rude hiver de 1972 les aurait anéantis. Celui de Jouhandeau aurait sans doute connu le même sort.

Mercredi 19 décembre 2012. A l'occasion d'un voyage officiel en Algérie, le président de la république française va devoir «trouver les mots justes», disent les journalistes. Je lui propose les miens, si ça peut aider. La France n'a pas à s'excuser de quoi que ce soit en Algérie. L'Algérie n'existait même pas comme pays avant que la France n'aille mettre de l'ordre dans la région. Seule l'intervention française a mis fin à la piraterie barbaresque qui faisait chier le monde depuis des siècles. Tout n'a pas été rose, mais l'Algérie a largement plus bénéficié de la colonisation française qu'elle n'en a pâti. Cela dit, la France a bien fait de foutre le camp de ce pays qui la hait encore aujourd'hui. La France devrait refuser toute poursuite de quelque relation que ce soit avec l'Algérie, et la laisser croupir dans sa médiocrité auto-satisfaite. Une chose est certaine, plus la France s'excusera, comme elle en a maintenant la manie, plus elle se fera cracher dans la gueule.

Jeudi 20 décembre 2012. En roulant l'autre nuit sur la rocade, j'ai aperçu l'énorme enseigne lumineuse de Conforama, dans laquelle, par suite d'une panne malencontreuse, ou d'un sabotage méchant, la lettre f était éteinte, je vous laisse à penser si ça faisait sourire.

Vendredi 21 décembre 2012. Je vais passer l'hiver avec Jules Renard. J'ai fêté Noël avant l'heure en me payant son fameux *Journal*, dont j'entends parler depuis si longtemps. Pas très cher pour un Pléiade, et en un seul volume, c'est bien

pratique. J'ignorais jusqu'alors totalement le problème de cette oeuvre posthume, dont le manuscrit est détruit, et dont le seul texte de référence est celui de la première édition, réalisée en 1925 par un éditeur semble-t-il pas très rigoureux, et sous les pressions de la veuve. Quoi qu'il en soit, c'est excellent, quel feu d'artifice. On est stupéfié déjà par la maturité du type qui écrit les premières pages, à 23 ans. Je note que cet âge est égal au temps qui lui restait à vivre, s'il mourut à 46 ans, en 1910. Mais restons-en là pour l'instant, nous en reparlerons plus tard.

Samedi 22 décembre 2012. Encore une réussite du patois moderne, cette périphrase ampoulée, sur une enseigne d'hôpital, au lieu de «Maternité» : «Pôle Mère-Enfant».

Dimanche 23 décembre 2012. MES LIENS AUX LATINOS. Ma vie intellectuelle et ma vie professionnelle ont été en partie liées à l'Amérique latine, bien qu'aucune attache concrète, aucune émigration, aucune résidence, aucune parenté ne m'aient prédisposé envers ce continent. Mes études ibériques et les rencontres consécutives ont été les facteurs de cette affinité. Mais je me suis amusé à explorer ce que pouvait en être la préhistoire fortuite, en essayant de me rappeler quelques points de contact remontant à l'enfance ou à l'adolescence. Il y a eu dès la petite école le nom francisé de Christophe Colomb, et du détroit de Magellan. Il y a eu *Donald perdu dans les Andes*, avec les oeufs cubiques, le genre de petit album qu'une souris échangeait, la nuit, sous mon oreiller, contre la dent tombée que l'on y avait déposée le soir, enveloppée d'un bout de papier léger, mais savais-je alors où étaient les Andes? Il y a eu quelque aventure de Bob Morane dans les jungles brésiliennes ou mexicaines, bande dessinée dont le titre m'échappe, parue en feuilleton dans le *Femmes d'Aujourd'hui* maternel. Il y a eu les numéros de *Sciences et Voyages*, *La vie des hommes*, avec les belles photos de sauvages montrant leurs fesses. Il y a eu quelques livres, comme ceux de Raymond Maufrais, parmi les rares que possédait mon père. Il y a eu le trip Guyane avec les copains, nos achats de boussoles et de machettes, nos lectures de Chapelle et Cognat, nos rêves de Maroni et d'Oyapock. Il y a eu Lizot, connu par la télévision, nos échanges de lettres, son offre du *Dictionnaire yanomami-français*. Il y a eu dans les livres laissés par ma soeur émigrée un roman d'Asturias, *Monsieur le Président*, et j'ai cru nécessaire de lire jusqu'au bout ce pavé indigeste, puis d'autres oeuvres du même, encore plus ennuyeuses, empruntées à la bibli publique. Il y a eu la mode de la «flûte indienne», *El condor pasa*, tout mais *pasa*, relancée bientôt par les orchestres de robustes syndicalistes chiliens. Etc. Peu de choses, somme toute. Chercher ces souvenirs m'amuse, mais j'en retrouverais tout autant si la vie m'avait orienté vers l'Afrique, l'Asie ou l'Océanie.

Lundi 24 décembre 2012. Vu *Blackthorn*, de Mateo Gil (2011). Western bolivien belle époque dans d'assez beaux décors, avec d'assez beaux héros (Sam Shepard, Eduardo Noriega). C.

Vu *Tu m'as sauvé la vie*, de Sacha Guitry (1950). Le baron Guitry a été sauvé d'un accident par le vagabond Fernandel. Un tel sujet nous vaudrait aujourd'hui l'inévitable leçon de catéchisme socialo sur les vilains riches et les gentils pauvres, mais ce film date d'une époque où le cinéma pouvait encore faire preuve d'assez d'esprit critique, et l'acteur-scénariste-réalisateur promène ici un regard noir sur une société où la fripouille grouille en toute classe. Guitry, comme il arrive, s'y montre si débordant d'énergie qu'il en est parfois saoulant, mais le spectacle vaut d'être vu. B.

Mercredi 26 décembre 2102. Chaque fois que j'entends un humaniste évoquer avec des trémolos «les heures les plus sombres de notre histoire», je me demande si nous ne vivons pas les heures les plus connes de notre histoire, ce qui est tout aussi terrible.

Jeudi 27 décembre 2012. Par hasard, le souvenir m'est revenu l'autre jour d'une chanson de Hugues Aufray, que j'entendais à la radio dans mon enfance, et dont je n'ai jamais connu, me semble-t-il, ou en tout cas retenu, que la pétillante interpellation, reprise au début de chaque strophe : «Oh, ma mignonne mignonnette», ainsi que le refrain plein d'entrain : «Chante, chante rossignol / Trois couplets en espagnol / Et tout le reste en anglais». Ce refrain m'a toujours plu par sa fière allure, et son appel au polyglottisme continue de résonner avec sympathie dans mon âme de traducteur, mais à vrai dire je n'en ai jamais bien compris le sens. Il y a semble-t-il une allusion, sur un ton fanfaron, à la chanson traditionnelle *A la claire fontaine*, où l'on trouve ces vers mélancoliques : «Chante, rossignol, chante / Toi qui as le coeur gai / Tu as le coeur à rire / Moi je l'ai à pleurer». Pour essayer de comprendre le refrain d'Aufray, je me suis procuré les paroles complètes de la chanson, dont j'ai appris à cette occasion le titre, lui-même énigmatique, *Le rossignol anglais*. Les trois premiers vers du texte sont fort mystérieux, car ils se contentent de déclarer : «Laï, laï, laï, laï, laï, laï / Laï, laï, laï, laï, laï, laï / Laï, laï, laï, laï, laï, laï.» Pour le reste, c'est une petite chanson d'amour comme mille autres, dont le message essentiel peut se résumer à la célèbre formule «Viens Poupoule». Ce thème éternel n'est pas traité là avec beaucoup de brio, il se distingue parfois même par sa gaucherie : un prétendant qui croit séduire en signalant «J'ai tellement voyagé / Tellement connu de dames», devrait redouter le râteau. Or peut-être est-ce là le seul sens du refrain, se donner l'air du bourlingueur qui a vu du pays et causé dans les langues. A moins qu'il ne s'agisse de railler une

vieillesse française et triste, en lui opposant une modernité internationale et caracolante?

Vendredi 28 décembre 2012. Spéculation morose. Dans les draps de quel lit ou sur quel bord de route, cesserai-je de vivre, au volant de quel char, tombant de quelle échelle, noyé dans quelles eaux, pris dans quel incendie, percé de quelle lame, roué par quelle trique, surpris de quelle attaque ou rongé par quel chancre, dans quel vieil hôpital, quelle clinique neuve, au cours de quel voyage, au fin fond de quel bois ou dans quel lieu bondé, sortant de quel festin, de quelle beuverie, de quelle fumerie, en quelle compagnie amicale ou hostile, dans quel bruit, quel silence, à quel moment du jour, quelle heure de la nuit, dans combien de semaines, combien de jours, de mois, d'années ou de minutes, laissant quel livre ouvert, quels projets en chantier...

Dimanche 30 décembre 2012. J'aime bien une réflexion d'Otto Weininger selon quoi «Le sommeil et le rêve ont certainement quelque chose en commun avec l'état qui précède notre naissance». A part ça je suis déçu par *Des fins ultimes*, son recueil d'aphorismes et d'essais, que j'ai longtemps souhaité lire, mais maintenant qu'il est arrivé entre mes mains, je vois bien qu'il ne m'intéresse pas. Les théories bizarres de l'auteur ne m'emballent pas. Je relève une phrase comme celle-ci, «Les choucas, corbeaux et autres oiseaux noirs ne se rencontrent pas dans les endroits découverts et lumineux», qui est le contraire exact de la vérité. Il y a au mieux des développements sur la psychologie animale qui peuvent divertir, au second degré, par leur caractère délirant. Weininger s'est suicidé à 23 ans, l'âge où son contemporain Renard entreprenait un excellent journal, que je lis ces temps-ci. Je contemple cette coïncidence numérique, sans autre importance.